



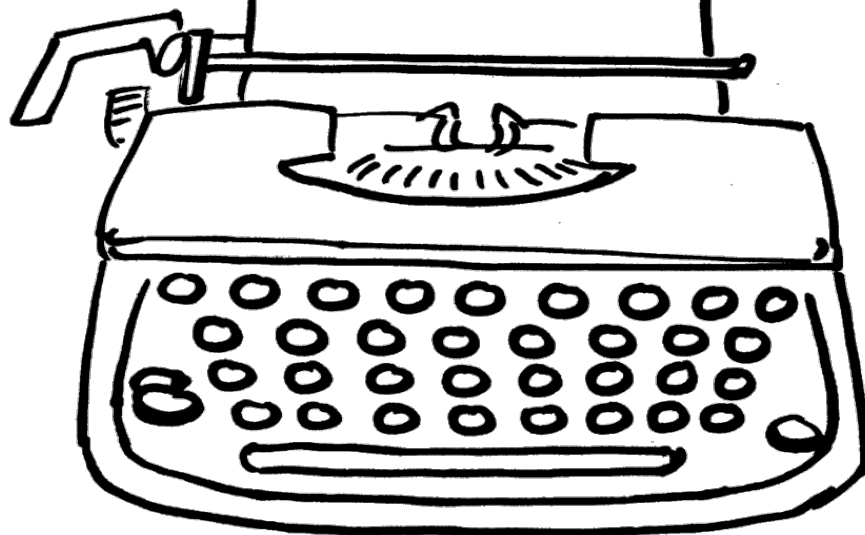
CONTRE
TION

Si t'as envie de réagir à
un truc dont on a parlé ou
lancer un texte de ton
cru, une adresse:

attakattak@riseup.net

Sinon, on avait envie de
parler de technologie,
domination de tout poil,
patriarcat, non-mixité,
caméras de surveillance,
prisons, frontières et
immigration, "convergence
des luttes", affinités,
marxisme, luttes en cours
ici et ailleurs, du tra-
vail (oui, on aime taper
sur les clous), école, les
systèmes familiaux, démo-
cratie, mai 68, révolu-
tion, postmodernisme, gen-
trification,...

PELLA
IBU



Courrier des LECTEURICES

Envoyez-nous vos plus-sombres douces pensées à attakattak@riseup.net

De: camille@correctness.com

"Chers" takattakistes,

Je vous écris car je suis outré.e de la façon dont vous vous permettez de moquer les identités de genre. En tant que militant.e LGBTQIA, je trouve scandaleux d'appeler cette section "courrier des lectrices" quand vous savez pertinemment bien que l'Académie Postfrançaise recommande l'emploi de la forme "lecteureuses". Vous et votre horde de serpents, je vous souhaite bien du bon temps.

le cri du peuple

Vous faites encore une fois preuve d'une grande naïveté avec votre soutien à la cause des sans-papiers. Il faut pourtant savoir que, comme le dit F. Sordon : "L'abandon de toute régulation des flux de population est une aberration indéfendable." En espérant vous faire voir la lumière, pour la Gauche Populaire,

Jean-François Rufanchon

Cher humanoïde anthropocentriste,

Comment parler de lutte contre l'existant tout en faisant l'impasse sur la destruction de la civilisation humaine ? Préable indiscutable pour un monde nouveau ayant réconcilié l'ancien, pour peu qu'on ose analyser en profondeur les mécanismes de domination inhérents à notre stupide espèce. Anarchisme oui ! Mais jusqu'au bout, en assumant pleinement ce qu'il nous faudra détruire, le feu comme l'écriture. Toutes formes d'évolution ou de progrès, concepts clefs des sociétés humaines actuelles, ne feront que mener à plus de contrôle et de despotisme de nos "semblables" sur "leur" environnement, au détriment de la libération de la vie réelle, la vie sauvage. Vous pensez science et technologie, mais vous oubliez d'y inclure culture et langage... Je ne vous demanderai pas combien d'êtres sensibles ont été nécessaires au maintien de votre organisme en vie... Mais quand j'ai votre journal satirique en main, ce ne sont pas des larmes de rires qui roulent sur mes joues, mais bien l'expression intense de ma peine. Comment pouvez-vous maculer de vos étroites pensées le cadavre d'autres vivants, silencieux mais non pas moins vibrants, et prétendre parler de révolution ?

>>>L'animal redevenu sauvage <<<

Camarades !
Je remarque que vous vous entêtez à négliger l'existence de la **Ligue** **Organisée et Libertaire** **BXL**-périphéries dans votre publication. Nous sommes pourtant devenus en 5 ans la première force révolutionnaire d'ultra-gauche. Si vous ne voulez pas aller pourrir dans les poubelles de l'histoire, il serait bon d'envisager rejoindre nos rangs.
cesar@lol-bxl.org

Votre dégueulis sur l'antifascisme lors du précédent numéro n'est que la reflet de la petitesse de votre idéologie radicalisante. Vous tentez de vous absoudre de toute participation à l'"existant" par de menus illégalismes agrémentés de prises de position "intransigeantes". Vous vous contentez de planer, et en tirez le sentiment de je ne sais quelle excellence. Or, il revient aux anarchistes d'apprendre à parler le langage des mémés catholiques, des syndicats socio-démocrates, des maires de villages et des partis communistes comme de nos frères musulmans pour accroître leurs puissances vivantes et ménager leurs devenirs-révolutionnaires. Sans quoi, vous vous condamnez à l'auto-sabordage permanent qui vous sied si bien.

amadeus@nadir.org

yo !
merci pour le zine !
J'ai trouvé ce petit fanzine sur une distro toulousaine, et l'ambiance "début des années 2000" m'a bien plu, comme le fond politique et le ton des textes. ça m'a fait plaisir de lire ça, et je lirais la suite si ça arrive jusqu'à mes mains.
J'aurais juste voulu dire que j'ai kiffé, merci bises du sud !

Cyclopeupon

Copains, copines, chers complices et non pas alliés, je perçois comme une étincelle non dénuée d'intérêt dans votre initiative d'agitation, mais il faudrait à mon avis développer une projectualité en proportion de votre perspective, selon le modèle suivant :
étape 1 > étape 2 > étape b.

L'étape b étant bien entendu l'insurrection généralisée. Enfin, ce n'est que mon avis.

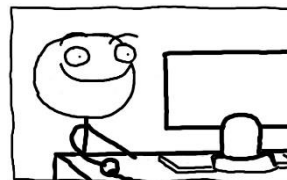
Bisous!

A.M.B.

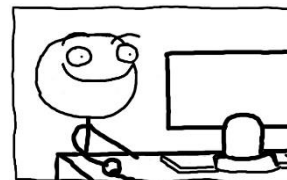
CE DÉBUT DE XXIE SIÈCLE OFFRE DES POSSIBILITÉS D'ACTION SANS LIMITES !!!

LE DÉVELOPPEMENT TECHNOLOGIQUE EST À LA PORTÉE DE CHACUNE !

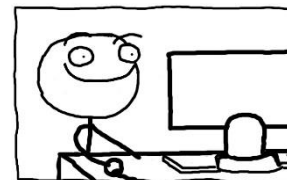
GRÂCE À LUI ET DEPUIS CHEZ MOI, JE PEUX...



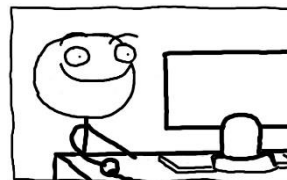
INCARNER UN ELFE
FACÉTIEUX, UN PUISSANT
BARBARE OU UN NÉCRO-
MANCIEN



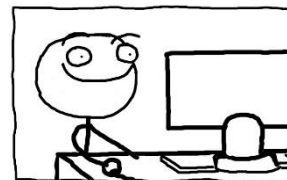
ÉCRIRE AU COURRIER
DES LECTEURICES DE
MON ZINE FAVORI



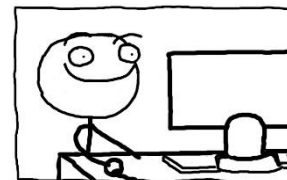
PERDRE MA VIE SUR
UN RÉSEAU SOCIAL
TROP BIEN CONNU



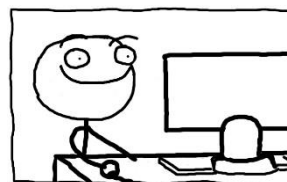
GÉRER MES
PLACEMENTS BOURSISERS



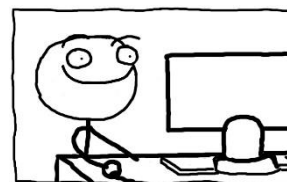
PRENDRE DES NOUVELLES
DE MA MAMAN



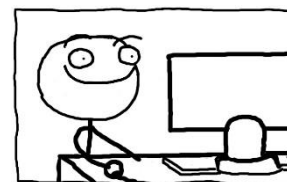
HARCELER MA VOISINE
ANONYMEMENT



SAUVER LE MONDE
EN SIGNANT DES
PÉTITIONS AVAAZ



FAIRE L'AMOUR AVEC
MOI-MÊME OU AVEC
LYNDA BAZOOKA



BOMBARDER
LE YÉMEN

TOI AUSSI TU PERDS TA VIE DEVANT TON ORDI ?
DIS-NOUS TOUT À
ATTAKATTAK@RISEUP.NET

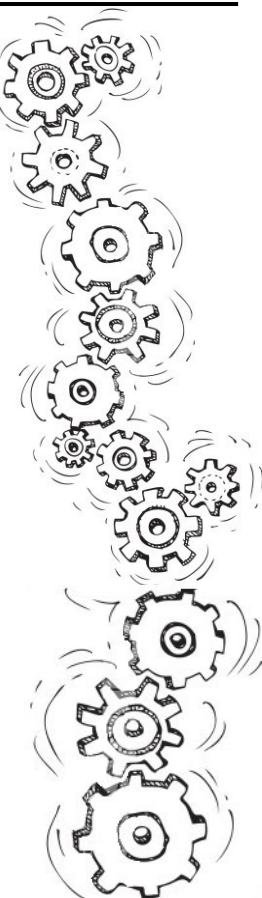
L'emploi du temps perdu ...

...Ou la nécessité d'abolir le travail



Ça y est, je vais bientôt passer le grand cap : j'veais arrêter de travailler pour le Capital. Si je suis sûr ? Chaque jour davantage. La fonction « gagner sa vie » ne m'a jamais vraiment attirée et c'est la seule que le travail salarié ait à m'offrir. En fait, j'suis fatigué de me battre pour si peu, j'me sens insulté et pas respectée. Marre de sourire et faire des courbettes au boss et aux clients, marre de passer la plupart de mon temps à des actions qui n'ont aucun sens pour moi. Marre d'avoir une vie calibrée depuis ma naissance jusqu'à ma mort sans jamais pouvoir choisir ce qui me fait du bien. Je ne suis pas ponctuelle, méticuleux et encore moins hypocrite. Ce que le monde du travail m'offre me rend malade. Peut-être que ça ne fait pas écho pour toi, mais observons cela en quelques points ...

Dans le monde du capital, l'individu est systématiquement réduit à son rôle ou sa fonction : femme ou homme, papa ou maman, consommateur, travailleuse, usager, communicateur, chômeuse, citoyenne, etc. Tu réponds quoi quand on te demande ce que tu fais dans la vie ? Tu parles de ton travail ou de tes études ou en dernier recours tu t'excuses de devoir éduquer tes enfants pour justifier le fait que tu ne travailles pas. Catégoriser des groupes de personnes parce qu'ils sont "ouvrières" ou "docteurs" est réducteur, pourtant ce sera la première chose qui te définira. Et ça influencera tout : les droits que tu auras, la reconnaissance sociale, les opportunités, le fric sur ton compte en banque, etc. D'ailleurs, tu passes tellement de temps au travail que t'as pas le temps ni l'énergie de faire autre chose et encore moins de te définir toi et tes envies. Aussi, tu peux te convaincre de ton libre arbitre, mais quel que soit le groupe auquel tu décideras de te coller, travailler il te faudra. Et quels jobs... Tu préfères taper sur un clavier toute la journée ou nettoyer les miettes qui tombent entre les touches ? A moins d'avoir un soutien financier pour faire de « bonnes » études (vomi), tu auras un incroyable éventail de possibilités qui s'étend de vendeuse à vigile. De plus, les assignations sexuelles ajoutent à la fonction « travail » leur lot de restrictions. Pour la femme en particulier, la double identité « femme-travailleuse »



un principe hiérarchique, mais à un principe de complémentarité : chaque caste remplissait une fonction socio-économique propre à garantir l'harmonie de l'ensemble. « Je considère fondamentales, naturelles et essentielles les quatre grandes divisions (...) les innombrables subdivisions peuvent être gênantes, mais je suis tout à fait opposé à ce qu'on essaye de détruire les divisions fondamentales. Je suis porté à croire que la loi de l'hérédité est une loi éternelle et que toute tentative pour la transformer doit forcément conduire au désordre absolu. Je ne considère pas qu'il soit indispensable à l'esprit démocratique de boire ensemble, de partager un repas et de s'unir par le mariage ». On peut donc comprendre, que les « intouchables », qui se nomment eux-mêmes les « opprimés » n'ont pas vu en Gandhi un homme capable de changer radicalement leur condition d'existence. Mais comme les loqueteux n'écrivent pas de livres et n'accèdent ni au pouvoir politique ni à l'aura culturelle, leur avis quant au projet de Gandhi n'a que peu d'importance aux yeux de ceux qui font l'histoire. Il n'existe quasiment pas dans les récits qu'on nous loue, laissant toute la place à la bourgeoisie de propager son mythe et sa vérité qui sont, pour ce monde autoritaire, les seules crédibles et dignes d'intérêt.

Qu'on arrête de me dire que Gandhi a sauvé ses pauvres, ni non plus qu'il a donné à l'Inde son indépendance. Tout ça n'existe que dans la tête des gens qui veulent croire qu'un chef éclairé et charismatique puisse lancer un vaste mouvement d'émancipation et amener tout une société à changer. Alors oui, on peut lire que Gandhi était contre le progrès occidental et capitaliste, contre la technologie, et pour un monde sans État, libéré de toute violence. Il a prononcé de longs discours et écrit de beaux livres, mais concrètement, il ne mit aucune action en pratique pour atteindre ces buts. Ah si pardon, il a tenté de s'accaparer le pouvoir politique et de moraliser les plus opprimées. Car pour lui, toute cette société idéale repose sur la religion, et l'esprit pieux de l'homme croyant. Et pour cela, il faut que des hommes éclairés et compétents entreprennent de guider tous ces pauvres ignorants violents vers la voix de la sagesse, de l'illumination. Le but avoué est une société où les rapports humains sont pacifiés, adoucis, où le dominé peut mener une existence paisible auprès de son dominant, tout ça dans le respect mutuel et l'harmonie de la hiérarchie « naturelle ». Mais le pauvre est vil et ignorant, il ne peut pas réaliser le changement qui pourrait le libérer, il ne sait rien, il est dominé par ses peurs et par la mal-nutrition.

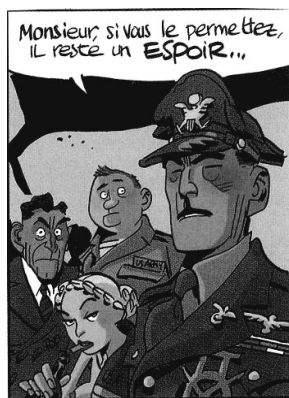
Il faut donc que des gens plus compétents, des gens qui savent de quoi ils parlent, s'occupent de le diriger, de l'envoyer dans la bonne direction. Et pour ce faire, chaque fois qu'une révolte spontanée éclate, Gandhi la marginalise, l'écarte du reste de la lutte et la décrédibilise. Puis bon, être contre la domination étatique tout en siégeant au parti le plus puissant de l'Inde me semble pour le moins contradictoire. Mais ceux qui aiment acclamer les héros n'ont en général pas peur de s'arranger avec la vérité, de la bricoler pour qu'elle serve leurs intérêts. Or, pour moi qui ne crois pas que les réformes politiques puissent nous rapprocher de la liberté, qui ne pense pas non plus qu'en opérant sur des conséquences on puisse détruire les racines autoritaires de notre monde de fou. Qui ne crois pas non plus qu'un grand leader puisse libérer tout un peuple avec la force de sa police et de ses discours pleins de promesses. Qui n'ai pas davantage foi en l'humanisme qu'incarne Gandhi, qui veulent tous deux nous faire croire qu'on vit tous dans la même réalité, et que nos espérances et nos intérêts sont les mêmes parce que nous ne sommes au fond tous que de gentils humains. Cet humanisme hypocrite qui promeut une société où chaque individu aurait une part égale de responsabilités dans la perpétuation de cet existant fait de souffrance et d'avilissement. Pour moi donc qui ne crois pas en toutes ces fables qui nous sont martelées jusqu'à l'endoctrinement, Gandhi n'est rien de plus qu'un énième leader politique aux penchants dictatoriaux, au look certes original, mais aux intentions autoritaires classiques et aux méthodes démagogiques et récupératrices connues... Ce type, comme les célèbres humanistes français de 1789, a permis en Inde à la démocratie (autoritaire et capitaliste de nature) de s'implanter durablement, et a empêché de se mettre en place un réel changement qui aurait pu être une réorganisation totale de la société indienne, une transformation radicale des rapports sociaux entre les êtres humains.



prêts à collaborer pleinement avec les autorités pour qu'ils puissent à nouveau œuvrer tranquillement à l'encadrement de la révolte jusqu'à son étouffement. Pratique ce Gandhi.

- Pendant la seconde Guerre mondiale, la famine fait entre trois et quatre millions de morts en Inde. Mais dès la fin de l'année 1945, la révolte reprend de plus belle. En février 1946, les marins de la flotte de Bombay, le plus grand port militaire, se soulèvent. Appuyés par les grévistes de Bombay qui viennent ravitailler les bateaux, les mutins purent compter sur la solidarité des révoltés, le parti du Congrès à l'opposé fustigea encore une fois les rebelles. Le mouvement gagne alors d'autres secteurs de l'armée, ébranlant dans ses fondations mêmes l'appareil d'État. Lorsque l'armée britannique lança un ultimatum aux marins, menaçant de « *détruire toute la flotte si nécessaire* », les insurgés répondirent par une gigantesque grève émeutière. Quant aux soldats indiens enrégimentés, ils refusèrent de tirer sur les émeutiers. Gandhi les traita de « *racaille* » et de « *combinaison impie d'hindous et de musulmans* ». Les autorités coloniales firent venir la troupe britannique et des renforts navals considérables pour mener trois jours de répression féroce, tirant sans discrimination sur la foule. Entre le 21 et le 23 février 1946, il y eut officiellement 250 morts. Au même moment, les luttes grévistes furent au point le plus élevé jamais atteint avec la grève insurrectionnelle de deux millions de travailleurs dans un climat de tension extraordinaire.

Les colonisateurs anglais constatant alors qu'il y a un mouvement révolutionnaire irrésistible, préférèrent céder le pouvoir d'eux-mêmes à des nationalistes avec lesquels ils tentent des accords pour conserver leurs intérêts économiques plutôt que de risquer d'assister à une



véritable révolution sociale. Le major Attlee déclare qu'il craint un soulèvement révolutionnaire en Inde et c'est comme cela qu'il obtint très rapidement l'accord de la bourgeoisie anglaise pour céder à toute vitesse l'indépendance. En octobre 1946, il explique à la chambre que « *tout retard dans l'accession à l'indépendance provoquera des graves troubles révolution-*

naires » et que selon lui, il sera inutile et impossible d'amener suffisamment de renforts sur place. La Ligue musulmane (un autre parti politique de l'Inde qui a su judicieusement profiter de la contestation social) annonce qu'elle réclame la partition du pays sur des bases religieuses : hindous d'un côté et musulmans de l'autre. Malgré la répression et les diversions racistes, dans les mois qui suivent, des milliers d'Indiens continuent à s'insurger. Dans des régions entières, plus personne n'obéit à l'administration. Dans ces conditions, l'Angleterre accélère à toute vitesse le plan d'accession à l'indépendance. Signé début juillet 1947, le plan de partage entre Inde et Pakistan est adopté le 18 juillet et le nouveau pouvoir installé le 15 août 1947. On n'aura jamais vu un pouvoir colonial aussi pressé de donner sa place ! La formation du Pakistan, composé des régions à majorité musulmanes du nord-ouest et du nord-est de l'Inde, transforma la « nouvelle » Inde en État principalement hindou. Pourtant, des musulmans vivaient à travers le sous-continent indien depuis plus d'un millénaire. Cette partition a précipité des mois de carnages ; jusqu'à deux millions d'hindous, de musulmans et de sikhs ont péri, provoquant l'une des plus grandes migrations de l'histoire humaine. Pendant les quatre prochaines années, plus de 15 millions de personnes, la majorité portant ce qu'elles pouvaient dans leurs bras et sur leurs dos, vont migrer d'un pays à l'autre. Ces nouvelles frontières et les bouleversements tragiques et absurdes qu'elles engendrèrent mirent certainement fin au gigantesque mouvement social qui avait retenti pendant plusieurs décennies dans la péninsule indienne.

Et Gandhi, si souvent encensé pour avoir prôné l'unité entre hindous et musulmans, justifiait aussi les préjugés les plus imbéciles de la religion hindoue qui interdisaient les mariages intercommunautaires et même le simple fait de manger ensemble les mêmes aliments (ou de lutter ensemble contre un même ennemi) ! Et c'est parce que les intouchables (la caste la plus basse de la société indienne) se convertissaient par millions à la religion musulmane, tentant ainsi d'échapper à la condition de sous-hommes qui leur était faite dans la société hindoue, que Gandhi lança à cette époque un mouvement de défense de la dignité des intouchables. Gandhi se mobilisa certes pour quelques menues améliorations de leur condition, mais jamais il ne remit en question l'organisation par caste qu'il jugeait nécessaire et naturelle à la société orientale. Pour lui, cette structuration de la société ne répondait pas d'abord à

limite davantage son champ d'action, puisqu'elle doit évoluer dans une société dominée par l'homme.



Il existe, par ailleurs, une obsession déconcertante acquise par tou(te)s et pour tou(te)s selon laquelle travailler c'est « naturel », c'est « la santé », c'est « nécessaire ». Quand les un(e)s pensent qu'il faut contrôler davantage tous ces « connards de chômeurs » alors que d'autres se plaignent de leurs politiciens/patrons/tyrans en général, tou(te)s s'accordent, malgré la haine qu'ils se vouent, sur une chose : il faut se serrer les coudes pour l'emploi, suer pour l'obtenir et le garder, parce que c'est important de travailler, même si tout par en couille, même s'il n'y a plus rien à sauver, il faut juste continuer à faire ce truc si précieux qui manque cruellement de sens.

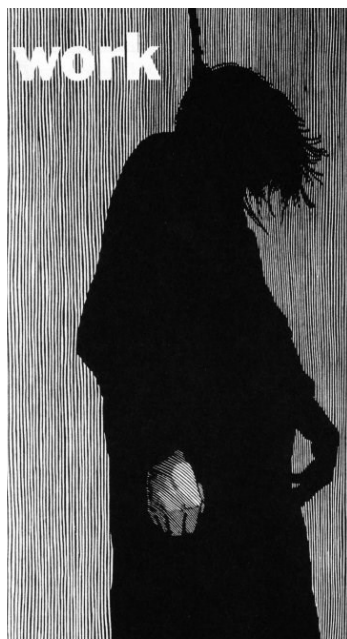
Même au rayon des prétendus révolutionnaires, la plupart n'ont, au mieux, fait qu'améliorer les conditions de travail des ouvrier(e)s. Ces camarades ont donc la fâcheuse manie de réduire une masse d'individus à une classe de travailleurs et "oublient" de remettre en question l'idée même de cette fonction. Que reste-t-il de révolutionnaire dans cette vision ? En définitive, iels s'attaquent à la forme sans questionner le fond ou recourent à des alternatives comme la reprise des moyens de production : l'autogestion comme remède miracle. Comme si prendre le contrôle des industries nucléaires et des prisons allait vraiment rendre ce bordel plus supportable. Pas un mot de critique sur le sens et la signification du travail, son rôle social de domestication et de contrôle, dans les bureaux comme dans les usines.



Cette acclimation à la domestication fût justement tellement efficace qu'il est aujourd'hui impossible de croire qu'une autre forme d'organisation est envisageable. Le travail est vu comme indispensable et indépassable, tout comme la grande copine du Capital ; la propriété privée. Ils sont peu les individus qui arrivent à imaginer un monde sans elle. Ces constructions sociales sont réelles, mais leur emprise n'est en rien inéluctable. L'existence des chefs d'entreprise et des propriétaires exploiteu(r)ses n'est pas plus naturelle, nécessaire ou salutaire que celle des impératrices et empereurs au temps jadis.

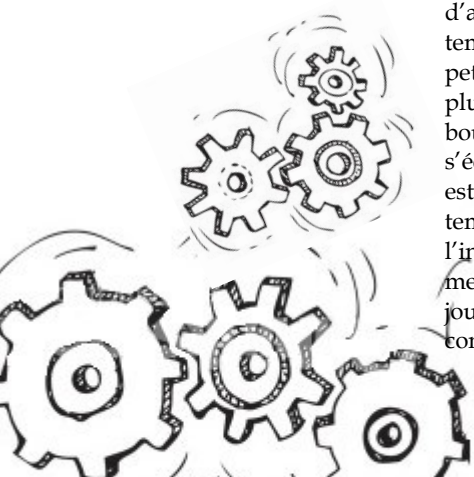


Par ailleurs, la notion de « propriété » permet de légitimer l'usage de la violence pour imposer les déséquilibres artificiels d'accès au territoire et aux ressources. Dès lors, il est important de rappeler que l'empire du travail est violent et répressif. Pour tous ses exclu(e)s : du sans-papiers au sans-domicile-fixe, du cépéaësseu(se)x à celui-qui-a-perdu-ses-droits-aux-allocs, de la sans-diplôme à la diplômée sans-avenir, du chômeur aux individus qui, à raison, ne veulent pas du travail salarié, il leur faudra se cacher dans les dernières niches de l'Etat social en miettes ou s'en exclure définitivement. Mais évidemment le supplice ne s'arrête pas là, car les travailleurs sociaux et secrétaires s'empresseront de leur compliquer cette tâche, ô



combien ardue, en les trainant sous les lampes interrogatoires des institutions de l'Etat afin qu'ils se prosternent devant le grand, le magnifique, l'adulé Enfer-travail. Pour toi, pour elles et eux, ce sera l'expulsion du taf, du chômage ou du CPAS et ça peut clairement s'étendre à d'autres aspects comme l'expulsion de ton appart parce que tu peux plus le payer, du territoire parce qu'en fait t'avais pas de permis de travail, parce qu'en fait t'avais pas les bons papiers ou pas de papiers du tout. On peut même te mettre dans un centre fermé, une prison quoi, si besoin.

Outre tous ces aspects qui attestent de l'extrême pourriture du travail, il en existe un qui me révolte chaque jour : le temps volé. Il est certainement l'or le plus précieux qui fût dérobé. Temps de travail, temps de pause, emploi du temps, temps d'attente, temps mort, temps libre, temps partiel, temps plein. Le temps est cyniquement coupé en petits morceaux, toujours plus petits pour toujours plus de facilité de son contrôle. Le compte à rebours est lancé chaque matin. Plus vite, il s'échappe ! Ça n'sert à rien de courir derrière lui, il est déjà perdu, à jamais. Mais c'est pas grave, le temps c'est juste de l'argent ! Il suffit donc de bien l'investir pour oublier la douleur de sa perte. On met de côté pendant des mois pour passer trois jours à cent kilomètres de chez soi histoire de se convaincre qu'on le rattrape enfin, ce petit filou !



dans l'intérêt de tous, ou si ce n'est de la plupart, ou en tout cas de quelques-uns, bref, de commander quoi. Mais les journées de grève décrétées à Bombay pour l'occasion se transforment en émeutes. Gandhi va à nouveau réprimander les révolutionnaires et commence un jeûne de cinq jours pour protester contre les violences émeutières survenues.

« A la minute même où les travailleurs comprennent que le choix leur est offert de dire oui quand ils pensent oui, et non quand ils pensent non, le travail devient le maître et le capital l'esclave. Et il n'importe absolument pas que le capital ait à sa disposition des fusils, des mitrailleuses et, des gaz empoisonnés, car il restera parfaitement impuissant si le travailleur affirme sa dignité d'homme en restant absolument fidèle à son non. Le travail n'a pas besoin de se venger, il n'a qu'à rester ferme et à présenter la poitrine aux balles et aux gaz empoisonnés, s'il reste fidèle à son "non", celui-ci finira par triompher. » On fumait de la bonne dans son ashram apparemment.

- En février 1922 une petite ville va brûler un comico avec les flics qui se trouvaient dedans (en Inde aussi ils aimaient bien les brochettes de poulet grillé). Gandhi en conclut que le « peuple » n'est pas mûr, « Je me rendais compte que, avant qu'un peuple fût en mesure de pratiquer la désobéissance civile, il devait en comprendre entièrement la signification la plus intime. Cela étant, avant de nous lancer à nouveau dans la désobéissance civile à l'échelle des masses, il fallait former un groupe de volontaires bien éprouvés et au cœur pur, et comprenant parfaitement les rigueurs du Satyagraha. Eux pourraient expliquer ces rigueurs au peuple et, par une vigilance de tous les instants, le tenir sur le droit chemin ». Bim, on peut traduire sa pensée par : vous qui vous révoltez pour vos vies êtes des incapables, moi je sais où, quand et comment, soumettez-vous à mon jugement et à ma milice au cœur pur, aka rhétorique dictatoriale basique. Dans la résolution rédigée début 1922, le parti du Congrès insiste sur la nécessité de respecter les « droits légitimes des propriétaires terriens » à percevoir le loyer des terres et la nécessité de payer les impôts et les taxes « légitimement dues ». Il n'est pas question de violence ou de non-violence, mais de respecter les intérêts des possédants.

- En 1930, Gandhi propose une nouvelle campagne contre le monopole du sel exercé par le gouvernement britannique. Ça a l'avantage d'être une revendication « populaire » tout en excluant la grève et la lutte, puisqu'il s'agit d'effectuer une marche symbolique vers la mer. Le tout largement médiatisé, avec équipe de tournage et compagnie, pour le plus grand plaisir de

« l'opinion publique » occidentale, déjà conquise par la démarche pacifique, démocratique et donc non-révolutionnaire du petit moine politicien. Mais loin de se borner à « fabriquer leur sel dans le respect de la non-violence », on vit les grèves dans les usines et sur le chemin de fer menacer de tout bloquer, et les manifestants toujours plus nombreux s'attaquer à leurs oppresseurs et à leurs possessions.

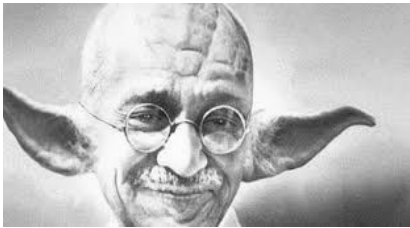
Dans les villages, les mouvements de refus d'acquitter les loyers aux propriétaires terriens se généralisèrent. À Peshawar, qui resta pendant dix jours aux mains de la population, les soldats refusèrent de tirer sur les manifestants. Ces troupes hindoues s'y lièrent avec une foule en majorité musulmane. Il fallut à nouveau l'intervention de l'aviation britannique pour faire revenir le calme. Alors que celle-ci réprimait la population, ce n'est pas sa violence que Gandhi condamnait, mais le refus des soldats indiens de tirer ! « Un soldat qui désobéit à un ordre de faire feu enfreint son serment et se rend coupable de désobéissance criminelle. Je ne puis demander à des fonctionnaires et à des soldats de désobéir, car lorsque je serai au pouvoir, j'utiliserai, selon toute probabilité, ces mêmes fonctionnaires et ces mêmes soldats. Si je leur enseignais la désobéissance, je craindrais qu'ils n'agissent de même lorsque je serai au pouvoir ». Le mec se rêve déjà en commandant suprême des armées, CQFD.



- De mai à décembre 1930, il y eut cent mille arrestations dont tous les leaders du parti du Congrès. Loin de calmer la population, cette arrestation enleva aux insurgés indiens les principaux canaliseurs du mouvement social. Et donc le 26 janvier 1931, le pouvoir britannique, pragmatique, libère sans conditions Gandhi et une trentaine de dirigeants, qui se déclarent tous

Mais observons directement les faits :

- Début 1918, Gandhi intervient dans une grève des ouvriers des filatures d'Ahmedabad. Il arrive et exige que la lutte soit non violente, se limite à des objectifs clairs et réalistes, ne déborde pas du cadre de l'industrie, c'est-à-dire qu'elle ne remette surtout pas en question l'ensemble du fonctionnement économique et social du pays. Il entame une grève de la faim et refuse que les ouvriers se joignent à lui, les dépossédant de leur lutte et de leurs objectifs. Entretenant de très bons rapports avec les gros patrons, il calme les revendications et la rages des travailleurs et les grévistes voient une infime partie de leurs revendications satisfaites, leurs patrons allant même jusqu'à leur offrir des « friandises* », chouette.

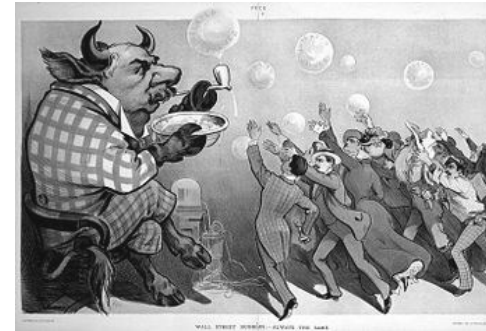


- En mars 1919, alors que les grèves et les manifestations de masse se radicalisent, Gandhi propose sa première grande campagne d'action non-violente. Pour protester contre les lois Rowlatt, qui prolongeaient les pouvoirs répressifs du temps de guerre et permettaient au gouvernement d'emprisonner sans jugement, il décréta une journée de « hartal » en avril. À l'origine, le mot signifiait « grève générale ». Gandhi lui donna le sens de journée de jeûne et de prière. Et pour bien marquer ce changement de perspective, il ira jusqu'à condamner des actes de sabotage commis sur une ligne de chemin de fer, en usant de son chantage préféré : s'imposer un jeûne de pénitence pour des « fautes » commises par d'autres mais provoqué par lui (selon lui). Mais la colère ne se laisse pas aussi facilement contenir, et ce sont des milliers d'affamés qui descendent dans les rues et embrasent différentes régions du pays. Durant cette période d'agitation, hindous et musulmans manifestent côte à côte et fraternisent dans la lutte, au point qu'un rapport officiel du gouvernement souligne cette « fraternisation sans précédent ». Gandhi est alors furieux que le mouvement ait débordé du cadre qu'il lui avait imposé. Et comme c'est lui qui fixe les règles du jeu, et pas les principaux concernés, il décide d'y mettre un terme 3

jours seulement après son lancement. Mais, toujours loin de refluer, la rage s'étend un peu partout, des groupes de résistance à la répression sont mis en place par les manifestants, peu enclins à se laisser massacrer sans réagir. C'est l'armée et l'aviation anglaise qui viendront tenter de l'étouffer dans un bain de sang. À Amritsar, dans la région du Pendjab l'armée tira à la mitrailleuse sur la foule rassemblée dans un lieu clos, sans aucune possibilité de s'échapper, il y eut entre 400 et 500 morts et plus de 1200 blessés. Gandhi déclara alors dans une lettre à la presse qu'un « résistant civil ne cherche jamais à mettre le gouvernement dans l'embarras ». Non à la violence libératrice, oui à celle de l'armée, décidément quel tendre rebelle ce Gandhi.

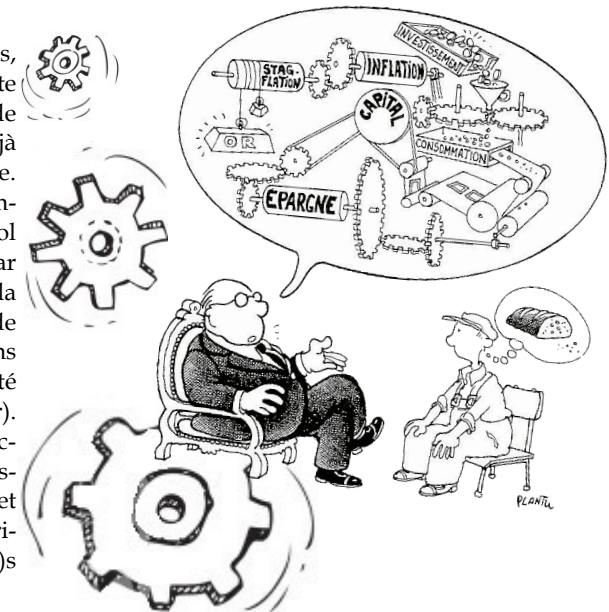
- Les six premiers mois de 1920 voient se soulever un million et demi de travailleurs à travers tout le pays. Le mouvement ouvrier ne faiblit pas et ce (grâce) en l'absence de toute direction politique, un parti communiste presque inexistant et des syndicats timorés voire muets. Quant au parti du Congrès, il constate « Il ne sert à rien de se dissimuler que nous traversons une période révolutionnaire ». Faute de parvenir à l'arrêter, la bourgeoisie indienne tente alors à nouveau de se porter à la tête des révoltes et pour ce faire Gandhi élabore un programme de « non-collaboration dans la non-violence » qui est adopté par le parti du Congrès en septembre 1920. Les actions « radicales » mises en avant par le parti sont le boycott des élections aux nouvelles assemblées consultatives, des établissements scolaires et des tribunaux. Autant de mesures qui ne concernent donc qu'uniquement la bourgeoisie indienne grande ou petite. Quant aux miséreux, le programme les encourage « au retour au filage à la main » et au boycott des vêtements britanniques. Point. Mais si cette campagne rencontra un succès certain, les crèves-la-faim ne s'arrêtèrent pas là.

- 1921, l'agitation continue et prend carrément l'aspect d'une rébellion ouverte dans le Pendjab et dans la région côtière de Malabar. Le mouvement culmine lors de la visite du prince de Galles. Gandhi et ses suiveurs décident d'user d'intimidation, de soudoiment et de tromperie pour dissuader la population d'assister aux apparitions publiques du prince ; ils répandirent le bruit que la police avait ordre de tirer sur les indigènes et que la nourriture traditionnellement offerte aux pauvres lors des visites princières serait empoisonnée. On est pas à un mensonge près quand il s'agit de commander



métro, boulot, dodo. La plupart des individus continuent donc de vivre l'aliénation (désormais fantomatique) qu'ils vivaient au travail sous forme de frustration, d'inertie, baisse d'estime, dépression, etc. La majorité continuera de s'éteindre ou s'empressera de retrouver du boulot qui lui donnera frustration, baisse d'estime, manque cruel de sens, dépression, tu vois où je veux en venir ?

De même pour les retraité(e)s, iels la méritent bien, hein, cette retraite ! Dans une logique de rentabilité, ce « mérite » a déjà été payé dix fois plutôt qu'une. Car ce que les exploitants nomment « profit » est en fait un vol légal et organisé. Il est justifié par l'idéologie dominante comme la « juste rétribution du risque et de l'investissement de capital dans l'entreprise » (qui a lui-même été obtenu par un vol antérieur). Tout cela repose sur la conviction que la hiérarchie est nécessaire dans une organisation et que c'est le chef qui crée des richesses or, ce sont les exploité(e)s qui les créent.



Et cessons de croire que la retraite offre un refuge à l'oisiveté, il ne faut pas confondre paresse et fatigue. Cette promesse d'une douce et paisible croisière dans les eaux du troisième âge est un mensonge, de la poudre aux yeux. En réalité, le travail et sa fatigue te propulsent dans un rythme infernal. L'un exige de devoir sans cesse agir, courir, être sous pression, se lever trop tôt, etc. La fatigue, résultant du premier, induira une lassitude, un report systématique des choses « à faire », des efforts perpétuels contre soi-même, l'envie qu'on te foute la paix une bonne fois pour toutes. Or, ces deux extrêmes fragilisent l'individu en le maintenant entre

*c'est ce que Gandhi écrit dans son autobiographie, difficile de savoir de quelle nature étaient exactement ces «friandises». Ayant lu le reste de la phrase, je penche pour un truc style paniers garnis, mais peut-être qu'ils ont reçus des smartphones ou des machines à laver, qui sait...

stress et culpabilité toute sa vie, ma foi bien loin de l'oisiveté. Celle-ci a plutôt un petit goût de liberté qui donne aux gestes et aux pensées un rythme plus personnel, ni trop rapide, ni trop lent. Elle permet une certaine disponibilité face aux événements, une aptitude à ne pas tout contrôler. Parce que, oui, il est possible de vivre en acceptant que le monde tourne sans notre constante participation à sa production. D'ailleurs, le poids de l'action, s'il est constant, condamne à la répétition et empêche d'y voir clair. Or, être maintenu une vie entière dans l'action répétée et aliénante laissera juste la place à une fatigue à la hauteur des efforts fournis ; une extrême, lancinante, terrifiante et moribonde fatigue.

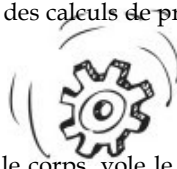


Et puis quoi pour le futur ? Ce qui t'attend est la suite logique : des « acquis » sociaux qui partent en lambeaux au rythme des mesures drastiques d'austérité que nous concoctent les Etats et leurs patrons. Sans compter les nouvelles technologies qui achèveront de te sacrifier sur l'autel du progrès. Le chômage et les pensions c'est bientôt du passé. La situation de la

Grèce te paraît bien loin ? C'est tout juste ce qui t'attend. Un jour t'auras plus rien, parce qu'en fait, t'as jamais vraiment rien eu à toi, même ton précieux argent gagné à la sueur de tes petits bras appartient à l'Etat. Enfin, il t'appartient pour l'instant, tant que ça convient à l'Etat et ses complices. Le jour où il voudra te dépouiller, il le fera sans vergogne en le justifiant au mieux à l'aide de ses lois : quelques taxes, une petite expropriation, la fameuse dette publique, une bonne guerre... Au pire, il le fera sans hésitation par la violence de la répression. Tu veux vraiment attendre de crever de faim pour commencer à faire les choses par toi-même ? Et j'insiste, le monde de demain te demandera bien plus que de te soumettre à l'ordre établi sans te poser de questions, car le fossé entre les privilégié(e)s et nous s'étend au rythme du capital qu'ils engrangent et, comme tu le sais, il n'a aucune limite, aucun plafond, aucune pitié. T'espères te retrouver du bon côté et pas trop en souffrir ? Si c'est le cas, commence à faire des calculs de probabilités et fais-moi part de tes conclusions, qu'on rigole un peu.



Travailler abîme l'esprit, tue le corps, vole le temps, insulte l'intellect, conserve la plupart des individus dans un état de confusion et de dépression, et distrait de tout ce qui importe réellement dans la vie. Le travail salarié est une machine à tuer et il faut apprendre à lui dire non pour commencer à avoir du temps et de l'espace pour vivre.



La bourgeoisie indienne et ses ambitions s'organise principalement au sein d'un parti politique appelé « Parti du Congrès », qui réunit des tendances progressistes et libérales. Grâce principalement à ses appuis financiers et à l'aura de Gandhi, qui en 1915 en devient une des figures principales, il va rassembler de plus en plus d'électeurs jusqu'à devenir le parti le plus important de l'Inde. Par conséquent, il sera légèrement audible par les puissances anglaises qui feront semblant de prêter oreille à ses demandes tout en refusant d'octroyer réellement la moindre concession. Le Congrès, qui a les yeux rivés sur le pouvoir, n'a comme horizon indépassable que l'indépendance de l'Inde. Et pour y accéder sans froisser les puissants qui pourraient se révéler de futurs partenaires indispensables à la survie du nouvel Etat-nation, il convient de l'obtenir avec l'assentiment du maître colonial, en suppliant gentiment, sans jamais hausser le ton et en contenant les élans émancipatoires du peuple qui refuse d'être asservi plus longtemps. Gandhi et son parti vont tenter d'empêcher les grèves de se propager, ils vont condamner les émeutes populaires et vont toujours préserver la diplomatie parlementaire de l'action spontanée et révolutionnaire.

Mais comment Gandhi a-t-il pu se construire cette réputation de demi-dieu, d'homme sain qui a vu la lumière, de guide spirituel visionnaire ? Au vu du nombre de livres, d'institutions et de posters à son effigie, on doit bien constater que notre époque l'a consacré comme icône de la pop-culture et des milieux gauchistes. Si on peut facilement hypothétiser sur les causes d'un tel engouement auprès des mouvements réformistes, il est plus difficile de comprendre pourquoi, au début de 20e siècle, il va parvenir à rassembler des foules de fidèles autour de lui. Il me faudrait un nombre assez conséquent de pages supplémentaires pour tenter d'apporter une réponse satisfaisante à cette question. Les causes d'un tel rayonnement sont sûrement multiples, et celles qui me semblent les plus intéressantes à développer ici, sont celles qui expliquent pourquoi et non pas comment cette immense notoriété s'est construite, quelle en était l'utilité, quels intérêts cela pouvait servir. On peut déjà trouver un élément de réponse en constatant que les premiers à chanter les louanges du mahatma ne triment pas dans les champs et les usines, ne crèvent pas non plus la dalle sur les trottoirs, mais dorment dans de jolies villas, dirigent des entreprises, ont de jolis diplômes avec lesquels ils accèdent à des fonctions confortables. Et dans un pays gangréné par la faim et le mysticisme religieux, son aura va permettre

de galvaniser les foules, de les rendre perméables aux intérêts des classes indiennes bourgeoises et d'enfin dévier leur rage et leur volonté de changement vers le nationalisme et l'édification d'une classe dirigeante indienne et hindouiste de préférence. Gandhi est donc vu comme l'homme de la situation pour tout un tas de nantis aux dents longues, asphyxiés par la domination coloniale. Récupérer le grondement qui vient de la rue pour pouvoir faire pression sur la couronne anglaise, tout en canalisant la grogne pour qu'elle ne se retourne pas contre les intérêts de ceux qui se voient en futurs dirigeants de la future nation, en voilà une jolie stratégie. De là, on peut comprendre l'intérêt pour beaucoup de mettre à la tête des révoltes un homme qui pourrait jouer le parfait jeu politique de rassurer les pauvres d'une main, tout en protégeant les intérêts des riches de l'autre. Il restait à lui fabriquer un mythe et à en faire la pub. Ainsi, Gandhi va soigneusement choisir son image en abandonnant le costume occidental que portent ses homologues du Congrès, en utilisant les symboles religieux et en singeant une vie d'ascète. S'il prenait certes place dans des wagons de 3e classe, c'est avec des dépenses extraordinaires qu'il en exigeait la redécoration au préalable, tout comme la rénovation de quartiers entiers de taudis lorsqu'il séjournait parmi les intouchables. Aussi, le fait que Gandhi habitait fréquemment une demeure luxueuse où il était l'hôte d'un des plus grands industriels de l'Inde (Birla), n'empêcha pas que plein de pauvres reconnaissent en lui leur berger. Au point où on en est, autant faire sauter le suspense direct : malgré les épidémies de révoltes, non il n'y aura pas de révolution en Inde, les riches peuvent dire merci à Gandhi, l'homme qui a contribué à ce que surtout rien ne change. Bien sûr, il se dit concerné par la misère et entend la soulager, principalement en jeûnant et en critiquant le progrès, en rendant le système de production plus humain et en se basant sur des économies plus locales et artisanales. En somme, il conçoit tout un vaste programme de réformes nationales pour que les Indiens puissent manger, prier et vivre en paix, mais que surtout les possédants ne soient pas dépossédés, ou en tout cas pas tout de suite, et pas comme ça, bref, on verra plus tard. Pas étonnant que plein de bobos occidentaux effrayés par la pauvreté, mais pas au point de remettre tout le système en question, trouvent dans la parole du petit mahatma une philosophie réformatrice qui leur soulage la conscience tout en épousant parfaitement leur mode de vie privilégié.



Gandhi le Retour

Cet article est la deuxième partie d'un article publié dans le précédent (et premier) numéro d'attakatak. Dans le premier volet je détaillais les méfaits du petit homme mystique en Afrique du Sud, ses discours et ses engagements racistes, ainsi que sa participation toute pacifiste à des massacres de guerre.

Et donc, le 9 janvier 1915, Gangan revient en Inde en promettant à l'empire britannique d'enrôler au moins 500 000 hommes dans les boursiers-charniers de la première guerre mondiale qui s'annonce. Pour Gandhi, c'est une aubaine que de pouvoir participer à la grande boucherie au service de la couronne. Il pense ainsi, en bon stratège de guerre, que sacrifier quelques milliers de vies sur des champs de bataille permettra à l'Inde

de s'attirer la faveur de la puissance coloniale et d'ainsi peut-être pouvoir négocier avec elle une indépendance partielle. « Si nous voulions améliorer notre statut en faisant appel à l'aide et à l'esprit de coopération des Britanniques, notre devoir exigeait que, pour gagner leur appui, nous fussions avec eux en ces heures difficiles... » ou encore « Nous sommes considérés comme un peuple lâche. Si nous voulons faire mentir ce reproche, il nous faut apprendre l'usage des armes ». S'il y a bien un million d'Indiens qui iront combattre loin de chez eux, cet engagement ne suscitera chez les Anglais aucune concession en vue d'une quelconque indépendance. Loupé ! Qu'à cela ne tienne, à l'horizon du deuxième affrontement mondial, et malgré 90 000 ouvriers de l'industrie de Bombay qui manifestent contre toute participation à l'effort de guerre, Gandhi le persévérant proposera à nouveau sa candidature de recruteur, mais à la condition cette fois explicite d'obtenir l'indépendance de l'Inde à la sortie du conflit, condition qu'il n'obtint pas. Ne sachant dès lors plus à quel puissant État en guerre quémander un peu de soutien, Gandhi fait adopter une résolution qui déclare que le parti du Congrès (auquel il appartient) ne veut nuire ni « à la défense de la Chine et de la Russie » ni « à la campagne de défense des Nations Unies ». Aussi, en 1940, Hitler ne lui semble pas si



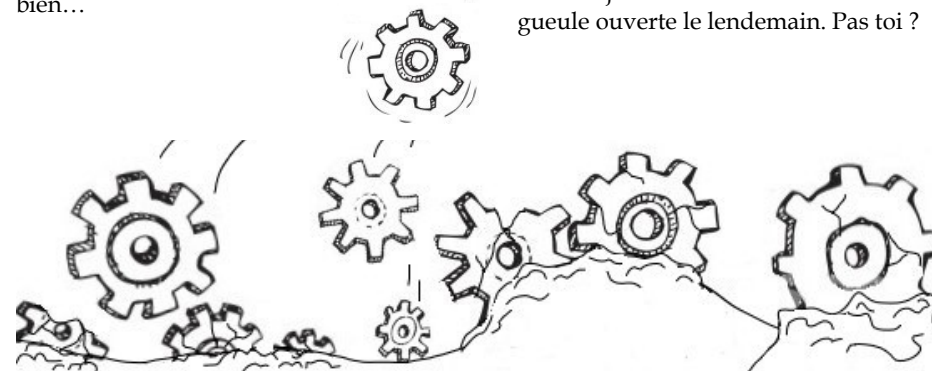
dangereux que ça : « Hitler aurait pu être un allié, et peut encore l'être », toujours en fin stratège, il apprécie ses talents militaires « Je ne veux pas voir les Alliés défaits. Mais je ne crois pas Hitler aussi mauvais qu'il est dépeint. Il fait preuve de capacités étonnantes et il semble gagner ses batailles sans trop de sang répandu ». Il entretient avec lui une correspondance, tout comme avec Mussolini, chez qui il admire la politique économique, notamment agraire. En septembre 1946, Gandhi exprimera sa sympathie pour le « grand peuple » de l'Union Soviétique, dirigée par « un grand homme comme Staline ». C'est que chez Gandhi, « la non-violence est un concept vaste et souple » (c'est lui qui le dit) : manger des animaux c'est pas bien, mais participer aux grands massacres internationaux pour réaliser des objectifs politiques en s'attirant le respect des maîtres, ça c'est faire preuve d'une « violence de vie inéluctable à la vie elle-même ». Amis de la paix, contemplez votre leader.

Gandhi est souvent présenté comme le père de l'indépendance, l'ami des miséreux, le sauveur du peuple indien... Mais en réalité, il a surtout sauvé les classes dirigeantes d'une révolution sociale qui, en renversant la domination coloniale, pouvait aussi s'attaquer à tout le système de domination, ce que ni l'Angleterre ni la bourgeoisie indienne n'avait intérêt à voir s'accomplir. En effet, depuis 1906

en Inde (et ailleurs) règne une forte « agitation » sociale, où les ouvriers enchaînent les grèves et les blocages et où les paysans se révoltent contre leurs exploiters, les propriétaires terriens. Les partis politiques sont comme toujours à des années lumières des préoccupations des plus pauvres. Ces riches autochtones souhaitent l'indépendance de l'Inde et la création d'un grand État-nation qui pourrait enfin être dirigé par eux. Ils œuvrent à diffuser les idéaux nationalistes, via des voies propagandistes, parlementaires ou même terroristes. Mais ils n'arrivent pas à toucher les milieux populaires, qui sont trop occupés à essayer de survivre et à lutter contre leurs oppresseurs directs : les patrons, les propriétaires et la police.

J'entends déjà les plus réticents me dire « Ok, c'est bien joli ton histoire, on s'est bien fait avoir, mais on fait quoi ??? ». Bon, déjà, arrêter de bosser c'est quelque chose de grand, une putain de décision qui change radicalement ta vie et qui te permet de te positionner face à ce que tu rejettes. Saper le travail c'est saper une énorme base du capitalisme : j'arrête de jouer dans leur jeu. Tu te demandes pourquoi tu te lèverais le matin ? Ben pour rien ou pour tout en fait. Pour sonder tes désirs (les tiens, pas ceux des autres, ni les coquilles vides que le marketing te fait gober), réveiller la personne qui dort en toi depuis longtemps, apprendre à être plus autonome, penser ta vie et ton temps comme une œuvre, un quelque chose à construire, inventer, soigner, nourrir. L'action capitaliste basant tout sur le but à atteindre, tu pourrais au contraire essayer de te concentrer sur le processus. Arrêter d'aller d'un point A au point B en ligne droite, commencer à tracer des sinuosités, changer d'idée en cours de route pour donner plus de sens à tes actions... Enfin, ce genre d'inepties qui font du bien...

C'est pas concret ? T'inquiète, pose toi deux minutes pour réfléchir à la question, je suis sûr que tu vas trouver quelque chose de mieux à faire que te lever à l'aube pour lécher les couilles de ton boss. Et oui, il y a des factures à payer, j'en suis conscient. Non, je ne sortirai pas du monde du travail en claquant des doigts juste parce que je l'ai décidé. Au contraire, ce changement me demande de m'organiser d'une tout autre manière. Je ne gagnerai plus d'argent, ou très peu et il me faudra apprendre à vivre tout autrement et me passer des privilèges consuméristes. Parce que ma seule arme en tant qu'exploité est ma capacité à nier et rejeter ma situation d'exploité, je dois faire front face à ce qui me conditionne : le salariat, les marchandises, les rôles et les hiérarchies. Loin de moi l'idée de dire que c'est facile, sinon je crois qu'il y aurait beaucoup plus d'individus qui le feraient. Mais c'est aussi loin d'être impossible et je pense que la question mérite d'être étudiée et expérimentée. Je préfère mille fois me demander comment m'organiser et créer d'autres modes de fonctionnement que de me voir pourrir jour après jour dans un système qui m'entretient misérablement aujourd'hui et me laisse crever la gueule ouverte le lendemain. Pas toi ?



POURQUOI DÉTRUIRE LES CAMÉRAS ?

Parce que ceux qui ne s'agenouillent pas devant ce monde ont tous quelque chose à cacher. Aux yeux du pouvoir qui nous opprime, nous serons toujours coupables de nous révolter, coupables de vouloir prendre nos vies en main.

Parce que la sécurité du plus grand nombre ne sert en fait qu'à protéger l'ordre et les privilèges de quelques-uns. Derrière les caméras sont planqués les riches et les puissants, qui misent sur la peur pour obtenir la paix sociale nécessaire à leurs profits.

Parce que la vidéosurveillance est un des moyens pour apprendre l'obéissance et la résignation à tous. Elle rend toujours plus difficiles les tentatives de débrouille, et la révolte de ceux qui ne veulent pas s'insérer dans ce monde et ses valeurs moisies.

Parce que refuser les caméras c'est aussi rejeter la logique du flicage généralisé où chacun est le maton de l'autre.

Parce que c'est bien à des taules que ressemblent nos villes : surveillé dans ses mouvements, enfermé dans son boulot, enchaîné à la technologie, anesthésié par la télévision,...

Parce que nous aspirons à une société réellement libre dans laquelle chacun puisse affronter et résoudre directement les problèmes que lui pose la vie sans devoir être contrôlé par d'autres.

Parce que le goût du sabotage a infiniment plus de saveur que les seuls futurs de consommation et de fric qu'il nous est permis de rêver. Nous pensons qu'il faut faire le choix de la révolte et s'opposer à tous les regards sécuritaires avec la sauvagerie de nos mauvaises passions !

*J'AI JAMAIS RIEN
APPRIS À L'ÉCOLE
ET ÇA ME SERRE
TOUJOURS !*

Sans l'école rien n'est possible, sans cette formation à la soumission, sans ce rognage d'ailes précoce, les individus ne pourraient pas s'imbriquer pour former ce système abject. L'école ce n'est pas « les premiers pas de la vie autonome », c'est la mort provoquée de l'individu, de sa particularité, de ses désirs, de ses rêves et de ses idées. Pendant plus d'une décennie on va t'inculquer des matières insipides, froides, et prédéfinies, d'une manière insipide, froide et prédéfinie. On sortira tous de là mutilés, avec des désirs qui rentrent dans des cases et la volonté de ne surtout pas jurer avec l'ensemble pour ne pas se faire humilier et recalcr.

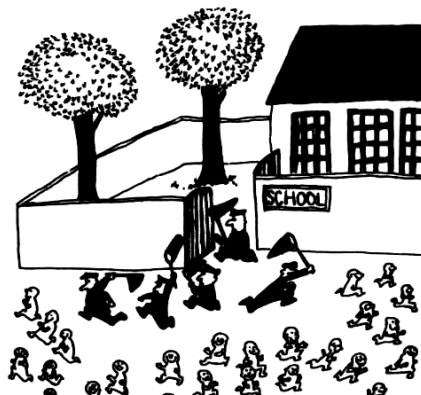
Beaucoup de personnes ne se rendent pas compte de tout ce que l'école leur a pris, elles se sont habituées à fonctionner d'une certaine manière, en allant dans le sens de cette société, et celle-ci les en félicite. Pourtant elle nous a ôté plein de possibilités de faire, plein de possibilités d'apprendre. Combien de personnes, après toutes ces années de matraquage, arrivent à créer des choses pour soi ou pour juste l'envie de les faire, sans attendre de récompense ou sans y être obligé-e. Combien de personnes arrivent à avoir des discussions à plusieurs sans chefs et sans médiateurs sans que ça ne devienne la cacophonie ? Combien de gens ont encore envie de rêver à tout ce qu'ils pourraient entreprendre sans se demander si c'est rentable ? Combien de gens arrivent-ils encore à se dresser face à l'autorité, à dire non ?

Les adultes utiles au système oublient généralement la souffrance intense qui accompagne la fréquentation d'un établissement scolaire, l'immense souffrance que d'être un enfant complètement soumis à l'autorité de ceux qui savent, parents ou profs. Moi, je n'ai pas oublié ce que cela avait de mortifère de devoir demander la permission pour tout, boire et manger, se lever, marcher, parler, répondre, sortir... En classe, pour vivre, il faut demander la permission. Je n'ai pas oublié tout ce contrôle et cette humiliation. Je ne peux pas avoir oublié ces années interminables dominées par la peur et l'ennui. Pour quiconque n'a jamais été à l'école, il est impossible de se décrire cet inimaginable ennui, ce tragique agacement de ne rien pouvoir faire. On dessine dans les marges, on chique, on fait la chaise à un pied, on s'envoie des messages... Tout plutôt que de subir sans broncher. Et cette angoisse qui t'accompagne sur le chemin de l'école, dans la cours de récré, dans le réfectoire, la peur d'être appelé au tableau, la peur devant tes feuilles de contrôle et d'exams, la peur quand tu rentres chez toi et que tu dois présenter ton cahier de notes à tes parents. La peur d'être ce qu'ils disent parfois que tu es ; une nulle, une lente, un inadapté, un loser. Notre société élève ses gosses dans la crainte et on s'étonne qu'une fois « émancipés » les gens continuent de ployer l'échine quotidiennement, tout en regardant avec rage ceux qui voudraient faire différemment. On redoute les malheurs et les douleurs qui peuvent arriver, on se conforme, on baisse la tête devant les persécutions faites à d'autres, on regarde ailleurs pour ne pas être à son tour la cible des réprimandes. Et c'est à raison que l'inquiétude nous tennaie, l'école est un endroit disciplinaire et



la caractéristique de ces lieux c'est que la surveillance y est omniprésente. Peu de recoins pour se cacher, aucun pour se soustraire à l'appel, impossible d'échapper au contrôle des éducateurs. Et de la surveillance découle la punition. Quel intérêt de surveiller si ce n'est pour punir les comportements jugés inappropriés ? A l'école, comme dans notre démocratie, tout ce qui n'est pas autorisé par un règlement est interdit. Le danger y est présent dans tout adulte, du concierge au directeur, tous sont payés pour jouer aux flics. Même le parent le moins gendarme se retrouve embrigadé dans des histoires de contrôle et de signature. Et chacun s'habitue à tout ça, à la peur permanente, à la frustration, à la surveillance. Il n'est pas étonnant que, devenus adultes, beaucoup réclament plus de police, plus de caméras et plus de peines de prison, ils ont juste très bien retenu les leçons qu'on leur a enseignées. Ils ne conçoivent la vie que disciplinaire avec des écoles pour apprendre à se taire, des casernes pour apprendre à obéir, des prisons pour apprendre à mourir.

L'école c'est une prison. Déjà visuellement la ressemblance est assez flagrante : des grilles pour pas qu'on s'échappe, des gardiens pas sympas aux portes, des sonneries pour limiter le temps, des règlements absurdes et dégradants, des punitions en veux-tu en voilà, des « espaces verts » quasi inexistantes, de la bouffe qui ressemble à de la merde. Que ce soit dans l'institution scolaire ou pénitentiaire, on t'enferme parce que tu représentes un danger pour la société telle qu'elle est, et un danger pour toi-même. Tu es alors, sans formation préalable, inapte à t'intégrer de manière satisfaisante à celle-ci, d'autant plus si tes parents sont un peu des rigolos, des mécréants, ou des immigrés. T'es trop libre, trop imaginatif, trop imprévisible ou en tout cas trop comme ci, et pas assez comme ça ; en un mot



trop toi et ça, ça peut mettre en péril le bon déroulement de notre monde d'exploitants et d'exploités. Qu'est-ce qui arriverait si par exemple tu refusais d'aller voter, de travailler ou de respecter une hiérarchie parce que juste « t'aimes pas ça » ? Ceux qui veulent gagner du fric sur ton dos seraient bien embêtés et surtout, il y aurait un risque énorme que tu contaminasses d'autre gens avec tes envies libres et qu'horreur, ce monde finisse par changer complètement. Mais, heureusement, ces messieurs du pouvoir ont inventé l'école et en son sein il sera possible de te (trans)former. Car il est surtout indispensable de te modeler pour que tu puisses emprunter le bon chemin, celui de la réussite et de la consommation, si tu fais partie de ces privilégiés-là ou celui de l'obéissance et de la résignation, si tu fais partie de ceux d'en bas, dans les deux cas celle du sacro-saint travail. Pendant plus d'une décennie, on va te forger un caractère, une pensée, un savoir, qui ne te seront pas profitables à toi en tant qu'individu, mais à l'ensemble de ce système (et on sait qu'il profite à certains bien davantage qu'à d'autres). Et pour que tu ne doutes pas, que tu ne tentes pas de remettre la parole du maître en question, on te dira que ce savoir est objectif, que ce qu'on t'apprend est vrai parce que ça a été écrit dans des livres par des hommes arrogants, que tu peux réciter

Je pense que chaque personne, chaque être vivant est unique, je pense que personne ne pourra jamais te remplacer dans ma vie et dans mon cœur, car personne n'est toi. Ta manière d'être unique me fascine, j'en suis tombé amoureux. Je te connais assez bien, et je me connais encore mieux, que pour savoir que je t'aime toi et tes 1000 particularités. Je ne dis pas que j'aime tout chez toi, ça équivaldrait à ne rien aimer du tout. Ce que j'essaie de te dire, c'est que je ne suis pas dépendante de notre relation, que c'est ton être et sa complexité qui m'attirent et me gardent, que je suis sûr de t'aimer toi et pas seulement « nous ». D'ailleurs, notre relation et nos engagements qui en découlent changent au gré de nos envies et de nos déplacements. Au fil du temps, ce qu'on s'apporte et ce qu'on se demande a évolué, rien n'est figé, nous sommes en mouvement donc notre amour l'est aussi. Tant que quelque part sur cette terre je sais que tu es en vie, que ton être peut toujours être ce qu'il est, alors je sais que tout est possible entre nous.

C'est pour toutes ces raisons que la seule promesse que je peux et que je veux te faire est celle que je t'aimerai toujours. Je sais que ce n'est pas une certitude mathématique, comme ce n'est pas une certitude que je sois encore en vie demain, tellement de choses peuvent nous arriver. Mais avec ce que je sais ici et maintenant je peux affirmer que j'ai envie de t'aimer jusqu'à ce que je ne puisse plus aimer. Ainsi, ce n'est pas cette folle promesse qui nous tient en amour, au contraire, c'est de notre magnifique amour que naît l'envie de s'accompagner pour toujours. Et donc, si les raisons qui te rendent si cher à mon cœur venaient à mourir, si nos envies et nos chemins venaient à s'opposer, notre promesse n'aurait plus aucun sens. D'ailleurs, si je devais ne plus ressembler à la personne que tu as aimée ; si mes nouvelles identités venaient contredire ce que tu chéris en moi, alors j'espère que toi aussi tu partirais... Ce qui m'importe, c'est ce que je ressens maintenant, en te promettant de t'aimer toujours, je te promets surtout de t'aimer incommensurablement là, au moment où je te parle. Ça paraît contradictoire, mais je pense qu'en réalité c'est une seule et même chose. Je sais que toi aussi tu m'aimes, tout ça nous est acquis, ce qui ne l'est pas c'est la vie et ce qu'elle peut tout changer. Je ne serai pas toujours là, je ne t'aimerai peut-être pas toujours exactement comme tu le souhaites, tu ne seras pas tout pour moi et je ne serai pas tout pour toi. Mais j'ai assez confiance en ce que tu es que pour savoir que ton être me sera toujours cher puisque magnifiquement unique et irremplaçable. La vie sans toi ne serait pas impossible elle serait terriblement plus vide et grise. Comme une vie toujours et rien qu'avec toi me serait cruelle. Mais il y a un équilibre instable entre notre promesse, ce sentiment d'éternité et nos envies d'ailleurs et de liberté, cet équilibre c'est notre envie de s'aimer.

Parce qu'il n'y a pas assez de mots dans cette langue pour décrire ce que je ressens pour toi et ce que tu représentes à mes yeux. Parce que trop souvent notre amour est considéré comme léger et dispensable. Je voudrais te dire que je t'aime. Et je voudrais que si les autres ne comprennent pas, que pour une fois ils se taisent. Puisque il n'y a pas de mot qui parle réellement de nous, je voudrais utiliser à ton adresse ceux qui me semblent les plus forts, les plus vivants, les plus passionnés. Je voudrais que les « je t'aime » nous appartiennent aussi, que « l'amour » soit ce qu'on se partage, je voudrais pouvoir t'appeler mon aimé ou mon amour sans qu'on me pose de questions ou qu'on requalifie notre relation en des termes moins puissants. Je voudrais pouvoir t'aimer sans mettre personne mal à l'aise, je voudrais pouvoir parler d'amour sans remplir toutes les cases qui y sont associées. Je n'ai pas de définition sur ce que pourrait être l'amour, je pense que ça s'exprime de 1000 façons différentes. Ici, je voudrais te parler de ce qu'on partage, de ce sentiment que j'ai de faire partie de toi pour toujours sans pour autant t'appartenir.

A cause de leur monde à la con, de leurs règles sur les relations et le sexe, j'ai mis trop longtemps à comprendre que je t'aime, que c'est ça et que oui c'est unique et fou, que c'est comme nous. J'ai mis trop longtemps à comprendre, à cause de leur modèle, de leur poésie et de leurs chansons romantiques, que ce qu'on vivait c'était fort et précieux et que ça valait bien la peine de lui faire de la place. J'ai cru trop longtemps que notre relation était une béquille et pas un socle. J'ai cru trop longtemps que ce qu'il y avait entre nous allait de soi, au lieu de comprendre que tout restait à inventer. On s'aime comme on peut, avec nos manquements, nos maladresses et nos silences, mais on s'aime surtout comme on veut, sans s'enfermer, sans se forcer, sans se mentir. On ne partage pas tout, on peut se dire non, on peut même ne pas se toucher ou ne pas se voir. On se peut tout ça parce qu'on s'aime et qu'on ne se possède pas. Parce que je pense que l'amour ne peut se vivre qu'en liberté, que l'amour en cage est un amour qui masque mal sa dépendance et son inquiétude. Je ne veux pas que tu m'aimes parce que tu me le dois, parce que c'est plus moral ou je ne sais quelle connerie. Je ne veux pas que tu m'aimes parce que sans moi tu n'aurais plus de raisons de vivre. Je voudrais que tu m'aimes parce que ça te fait du bien, parce que t'en as envie, parce qu'au lieu de te limiter, ça te multiplie. Je voudrais que m'aimer moi fasse que tu puisses en aimer d'autres. Et inversement.

tes leçons en fermant les yeux et si possible vivre jusqu'à ta mort comme cela, en récitant et en fermant les yeux...

Bien sûr que quelques-uns auront la chance d'y découvrir des choses et des personnes fascinantes, certains profs parviendront à trouver grâce à tes yeux. En effet, il se trouve que même dans les pires endroits du monde, des casernes aux usines, il arrive qu'il se passe des choses formidables entre des humains. Je ne pense pas que l'école favorise ces échanges, que du contraire, mais entre des individus passionnés, malgré ce décor abject, des instants fugaces d'émerveillement peuvent survenir. Entre les dalles de béton d'une route, de minuscules petites fleurs arrivent péniblement à éclore, mais elles fleuriraient sans aucun doute plus facilement et en nombre beaucoup plus important si on faisait sauter le béton ou qu'on le recouvrait de terre... Pour l'école c'est pareil, malgré elle on arrive à s'instruire, mais sans elle l'apprentissage serait

tellement plus riche et foisonnant parce que libre et donc librement consenti. Je pense que l'école dégoûte de tout ce qu'elle essaye de nous forcer à apprendre. L'école est obligatoire et rien qu'en ça, elle ne peut être passionnante. Rien de ce qui est obligatoire ne peut être passionnant ou alors quelle bien triste passion. La passion se tient du côté de l'amour et l'amour obligatoire n'existe pas. Enfant, je ne comprenais pas pourquoi j'avais tant de facilités à retenir ce qui me plaisait, comme les histoires qu'on se racontait entre amis, et tant de mal à ingurgiter les tables de conjugaison et de multiplications. La réponse était dans la question, parce qu'on mémorise joyeusement ce qu'on a appris avec envie et frénésie. L'enseignement scolaire assimile l'apprentissage à l'abnégation de soi et à la soumission, pas étonnant que les gosses soient si dégoûtés d'apprendre. Et à cause de tous ces programmes officiels qui établissent un contrôle strict sur ce qui est transmis, il y a tant de matières, qu'il reste après bien peu de temps pour avoir



intensément envie d'approfondir autre chose, quelque chose qu'on aurait choisi personnellement.

Heureux la rêveuse, le distrait, la chahuteuse, le bavard, et la sècheuse, l'absent d'une manière ou d'une autre... Heureux celles et ceux qui pendant ces années, où on nous force à l'ennui et à la médiocrité, arriveront à récupérer ça et là un peu de temps qui leur est volé, qui parviendront à s'occuper l'esprit, à rêver, à réfléchir et à rire dans cette salle de classe où on t'oblige à t'oublier. Ceux-là en sortiront un peu moins lobotomisés que d'autres. Parce que c'est vrai que le dressage est efficace : ces élèves gentils, disciplinés, polis et souriants seront presque tous adultes des trouillards qui ramperont sans jamais faire d'histoire.

On veut nous enseigner à être capable d'effectuer des tâches pénibles, à faire des choses allant contre notre volonté, à se sacrifier pour atteindre un but (fixé par d'autres, fixé par tous sauf nous). Pour beaucoup de parents, voilà le but concret et l'effet tant désiré : arriver à se faire violence. Mais pourquoi vouloir nous imposer de tels dispositions si ce n'est pour pouvoir nous utiliser à œuvrer à des choses contre notre gré et à trouver ça, si ce n'est satisfaisant, au moins inexorable. On veut nous asservir et que ce soit fait avec notre consentement manipulé. L'autre raison, souvent invoquée par ces parents responsables et inquiets pour

légitimer le passage forcé dans cette institution, est que sans l'école et sans l'obtention d'un diplôme, on anéantirait toute possibilité d'être compétitif sur le marché de l'emploi. Mais cet argument perd toute signification à partir du moment où l'on refuse de se servir de la compétition pour assurer sa survie. Je ne veux pas de leur vie minable, école, boulot, dodo. Je n'ai que faire de leurs diplômes, je ne veux pas me hiérarchiser par rapport aux autres, je méprise leurs titres et leurs fonctions. Trouver du fric sera toujours pénible, mais si je refuse d'être un chef je pourrai déjà assurer ma

survie sans être le supérieur de personne. Dans leur programme, je n'ai jamais rien trouvé qui m'aurait appris à me débrouiller, à survivre, à aimer ou à me créer la vie que je désire... Tout ce que je veux savoir, je peux l'apprendre en dehors, avec comme seul

maître ma volonté. Et résolument, tout ce qu'on m'y a transmis d'utile, j'aurais pu l'acquérir ailleurs avec tellement plus de joie. L'école c'est le contraire de la vie, je regrette profondément d'y avoir sacrifié tant d'années et tant d'envies. Je ne forcerai jamais personne à y aller et j'encouragerai tout individu qui voudrait s'en échapper.

En classe on te dira que certaines matières doivent absolument être sues. Que lire et écrire sont indispensables à chacun, au contraire de naviguer ou de danser. On hiérarchise aussi les savoirs, pourtant il n'y a pas de matières à connaître qui seraient

DÉPASSEMENT ?

On entend souvent que la démocratie serait le moins mauvais des systèmes. Mais qui veut d'un n-ième moindre mal ? Qui réclame cette douce torture, cet écartèlement sous sédatif ? Moi, je veux la liberté pleine et entière. Que personne, quelle que soit son étiquette, ne puisse m'embrouiller d'une quelconque manière pour pourrir mes désirs.

Je ne veux plus de porte-paroles et de groupe comm', personne pour prétendre parler au nom du groupe, ou du centre social, du mouvement, de la zad... Je veux pouvoir prendre mes responsabilités, parler en mon nom propre.

Je veux rejeter tout fétichisme de la forme (assemblée comme ci, modération comme ça...) pour maintenir le lien constant entre théorie et action, entre éthique et lutte. Je veux mettre en place des formes d'organisation qui correspondent à mes besoins, mes désirs, mes convictions. Rejeter tout programme, tout plan d'architecte pour la construction d'un monde à venir. Remettre en question régulièrement, questionner mes modes d'organisation.

Je ne veux pas de négociations, de tergiversations à n'en plus finir avec des gens qui en fait, ne partagent pas ma révolte. Je refuse de me laisser normaliser par des conventions, même gauchistes, même « bienveillantes ».

Je veux partir de l'individu, de moi-même. Chercher des complices, des affinités. Trouver avec qui ça résonne, monter des projets ensemble, les abandonner ou les transformer quand ils ne nous conviennent plus. Ne pas me jeter avec plein de gens dans un même espace et forcer le consensus. Assumer le désaccord. Agir différemment sans que forcément, on entre dans la méprise ou la compétition. Accepter la diversité mais aussi savoir rompre quand les positions sont inconciliables.



premiers concernés à prendre l'initiative », « oui mais le moment n'est pas encore venu » etc. Bien réfléchir avant de se lancer dans l'action, je ne peux qu'applaudir ! Mais ces discussions interminables ne produisent que discours, arguments et contre-arguments, à la limite synthèses ou prises de position. Mais en tous cas, ces délibérations sans fin limitent l'initiative, surtout quand la pression à trouver un consensus guide des gens qui, en réalité, ne partagent que très peu – ce qui est souvent le cas lorsqu'on se regroupe pour lutter sur telle ou telle thématique sans plus d'affinité que ça.

Alors qu'un blocage ou un sabotage, une grève ou une occupation, requièrent la participation active et déterminée de personnes en lutte, l'assemblée générale relève de la même passivité que les élections officielles. On peut « décider » d'une manif, d'une grève ou d'une occupation, mais on ne la rend réelle qu'en y prenant part. Et pour se mettre en grève ou pour attaquer, pourquoi devrait-on demander une autorisation préalable ?

Petite parenthèse/hypothèse gratuite : On pourrait interpréter l'émergence de certains groupes non-mixtes (femmes, TPG, racisés...) dans ce même contexte de pacification/homogénéisation. Les AG qui regroupent « tout le monde » évacuent les différences, les particularités, les individualités. Une façon de réagir à cet écrasement par la majorité est de remettre en avant les caractères « invisibilisés », les intérêts propres de certains groupes ou « minorités marginalisées ». On voit bien comment la base de l'AG, s'inscrivant dans la logique de la politique, entraîne son flot de conséquences politiciennes : ses logiques de pouvoir/contre-pouvoir, de représentation, de droits et autres. C'est tout cet imbroglio, ce fatras, que j'aimerais balancer. Adopter l'action directe pour se délester de la politique de la représentation – que ce soit l'assemblée qui entérine les décisions de sa sous-section non-mixte ou l'État qui brandit le drapeau arc-en-ciel sur ses mairies au passage de la *gay pride*.



Cet acte de vandalisme n'a PAS été autorisé par l'AG

indispensables à l'épanouissement de tous et tous, elles le sont à un moment donné et surtout dans une certaine société donnée. Notre monde, cloisonné et limité, nous impose de pouvoir fonctionner en lisant des règlements et en calculant des bénéfices. Toute cette éducation obligatoire nous forme dans un seul but ; celui de faire de nous des travailleurs-citoyens. Courir tout nu dans les bois ne fait pas partie des choix que tu peux faire pour toi-même. L'éducation nous parle de donner les bases essentielles au développement de n'importe quel individu, qu'il existe des matières primordiales à savoir, sous peine de se rapprocher de l'animal, du bestial, du barbare, du primitif. C'est-à-dire de ne pas vraiment faire partie de l'Humanité, la belle, la grande, celle qui marche main dans la main (et guerre après guerre) vers cet avenir d'élévation morale et de prospérité capitaliste. Et même en laissant de côté notre société putride et ses commandements, comment tous ces êtres humains uniques pourraient-ils s'épanouir de la même manière, avec les mêmes clefs et les mêmes horizons ? Il paraît évident que mes motivations et mes dégoûts ne sont les mêmes que les tiens. Nous sommes si différents, pourquoi penser qu'un même moule de connaissance pourrait nous convenir à tous ? Pouvoir lire et écrire c'est super, tout comme chanter et grimper dans les arbres. Aussi quel intérêt franchement à tous savoir à peu près la même chose ? Quel ennui. Plus varié et plus inattendu sera le savoir des autres et plus il sera intéressant de se rencontrer, de se découvrir, de se partager. Moi, je pourrai peut-être te raconter des histoires, partager avec toi l'art de la cuisine ou t'apprendre à te défendre... Toi, tu pourras m'enseigner comment construire une maison, à reconnaître les étoiles ou à savoir soigner une blessure ou une maladie... Décidément, je ne pense vraiment pas qu'il y ait un savoir profitable à tous

et qu'il faille absolument s'y subordonner. On pourrait apprendre tout le temps et avec plein de gens différents ou seulement avec quelques personnes. Nos connaissances pourraient mûrir au gré de nos rencontres, de nos voyages. On pourrait apprendre plus fort et beaucoup mieux en apprenant juste ce qu'on a envie de savoir par utilité ou par curiosité.

Mais non, à la place tu devras subir toutes ces matières insipides et rigides qui servent la propagande institutionnelle, étatique et démocratique. Comme la géo qui t'apprendra, comme si cela allait de soi, à respecter des frontières et « l'aménagement du territoire », à diviser le monde en nations et en peuples, à reconnaître des drapeaux, en bref, à devenir nationaliste. L'Histoire, elle, te dira d'applaudir les rois, les généraux, les colonisateurs et les napoléons de tout poil, de réciter des dates qui célèbrent l'anéantissement de cultures diverses et de révolutions passées. On insistera particulièrement sur des guerres



atroces, parce qu'il faut bien qu'on comprenne et que surtout on n'oublie jamais que « l'homme est un loup pour l'homme et que sans chef éclairé qui dicte ses lois et sans milice pour les faire respecter, on va tous s'entretuer ». On va t'apprendre grâce à la sainte Science, que l'homme peut et doit tout maîtriser, tout comprendre, tout disséquer, que rien ne lui échappe, qu'il est maître de cette planète, du cosmos et de son fonctionnement. En gros, que la science déifie l'humain, que grâce à elle il peut se comporter en despote tout puissant, qu'il peut défier la mort et maîtriser totalement son environnement. Avec le français et son orthographe d'une complexité qui en devient ridicule, on pourra entamer le grand élitisme et distinguer ceux qui savent les mystères de la grammaire et de la conjugaison de ceux qui tâtonnent.

Les matières sont "mal enseignées", rester assis des heures durant à écouter une personne débiter les mêmes principes, souvent sans passion, ne permet pas réellement d'apprendre et encore moins de retenir quoi que ce soit. Il est assez éloquent de constater qu'après tant d'années d'acharnement éducationnel, la plupart d'entre nous restent toujours incapables d'aligner trois phrases correctes d'anglais ou de néerlandais ou d'effectuer une division euclidienne. Il semble en effet peu probable qu'enfermer des gens en les forçant à retenir des matières qu'ils n'ont pas choisies, à coup de récompense et de punition, soit la méthode idéale et l'environnement adapté à l'échange et l'appropriation de savoirs. Mais je pense surtout qu'en réalité l'école remplit très bien sa fonction. Les institutions en général peuvent se draper dans les beaux principes qu'elles se sont assignées, il n'en reste pas moins que leur rôle réel et l'objectif qu'elles atteignent brillamment est celui du maintien et de la perpétuation de ce monde de merde.



Et je crois savoir que l'école est une de ses cartes maîtresses, car au contraire de la police par exemple, la grande majorité des gens lui prêtent une confiance aveugle et ont une foi profonde en ses bienfaits et en son utilité salubre. C'est quand même le premier truc que les envahisseurs ont construit en Afrique, après des routes pour acheminer les marchandises produites dans le sang des esclaves, des écoles pour leur enseigner à se comporter comme de bons petits prolétaires soumis et consciencieux. Et ce n'est pas très étonnant que ce soient les missionnaires de dieu qui se sont chargés, dans un premier temps, d'éduquer tous ces petits miséreux, d'ici ou d'ailleurs. Ces religions qui pensent sauver l'humanité en lui donnant une mission morale tout en se vautrant dans la richesse et les massacres. Elles condamnent le vice et le mensonge, mais proclament la soumission de l'homme par l'homme (et accessoirement par dieu), la domination étant son fonds de commerce. L'église et l'école sont faites pour marcher côte à côte, elles sont construites du même bois, celui du contrôle des individus, et ont revêtu longtemps le même habit, celui de l'élévation moral de l'Homme.

Car, oui, l'école avance masquée et ce qu'elle doit absolument nous transmettre, on le retient beaucoup plus profondément qu'on ne le remarque. En fait, on aura tous appris quelque chose pendant ces heures

CAUSE TOUJOURS, TU M'INTÉRESSES

Pour que vive la démocratie, toute graine d'insurrection doit être tuée dans l'œuf. T'insurger ? n'y pense même pas ! Sois plutôt un « citoyen » ! Nul besoin de te révolter dans la violence, viens, discutons plutôt ! Communiquons ! Délibérons ! Mais sache que si tu acceptes de jouer le jeu, une étape essentielle est franchie : tu intègres le code fondamental de la démocratie. À la limite, « indigné » que tu es, tu oseras taper du poing sur la table des négociations, mais tu finiras bien par te rasseoir et t'excuser de t'être ainsi emporté. De cette manière, les tensions sont canalisées, les aspérités limées, les possibilités bloquées. Ton individualité s'homogénéise avec celle des autres, et toutes se diluent dans le peuple.¹

L'instauration (et la reproduction continue) de la démocratie parlementaire permet d'évacuer la question sociale. La division entre classes est rendue invisible par la fable de l'unité nationale. Évaporation de la domination d'une classe sur l'autre, puisque « nous » sommes tous citoyens, égaux devant la loi, pouvant – devant ! – participer aux affaires communes. Aucun conflit n'est réellement indépassable, on peut simplement s'en remettre à l'autorité de l'État et à son juste arbitrage. Alors pourquoi s'évertuer à se confronter dans la violence ?

Pour se maintenir, la démocratie doit absolument supprimer toute incompatibilité fondamentale. Voilà pourquoi islamistes, communistes, anarchistes et autres excentriques sont indiscernement pointés comme « terroristes » : ils refusent les fondements de nos sociétés libérales, ils s'écartent un peu trop sérieusement du débat « acceptable ». Sous son vernis généreux et ouvert, la démocratie doit purement et simplement supprimer de telles tendances, car elles menacent de l'exposer dans toute son étroitesse.

La démocratie vise à normaliser les conduites, les façons d'être, de faire. Nous sommes invités à voter plutôt qu'à renverser, à participer plutôt qu'à attaquer, à discuter plutôt qu'à frapper, à concilier plutôt qu'à s'opposer. L'État doit maintenir la paix civile, éviter à tout prix la violence insurrectionnelle. Mais il n'a pas le monopole de ces techniques de contrôle. Nombre d'associations locales, de syndicalistes, de militants de gauche se chargent de la sale besogne à sa place.

Et encore une fois, les « radicaux » ne sont pas en reste. C'est encore nos conduites qu'on façonne lorsqu'on accepte de lever la main avant de s'exprimer, de se soumettre au modérateur, de respecter le tour de parole, les décisions de l'AG du mois passé, la « modération québécoise », l'usage de termes certifiés politiquement corrects, etc. De nouveau, je ne tiens pas à pointer tout ça comme forcément inacceptable en toute circonstance. Mais cette tendance à vouloir instaurer toutes ces techniques comme immuables, à les institutionnaliser : ça me débecte.

De plus, dès qu'on sort un peu du cadre, on entend des « oui mais attention à notre image », « oui mais attention à ne pas mettre en danger les plus faibles d'entre nous », « oui mais c'est aux

¹ Initialement inspiré par une lecture fort académique, j'avais écrit « La démocratie a pour politique d'annihiler les sujets insurrectionnels, de les convertir en sujets délibérants, communicants au sein d'un réseau un peu lâche mais homogénéisant. » mais heureusement pour toi, lectrice, je ne fais pas ce journal tout seul.

La première question à nous poser est : devons-nous décider tous ensemble, de tout, toujours ? Pourquoi imposer une telle homogénéité ? Ça ne peut mener qu'au plus petit dénominateur commun, à une réduction drastique de la diversité et des possibilités de liberté.

Enfin, il y a comme un goût de religieux au royaume prétendument laïque de la démocratie. La critiquer, c'est violer un tabou, c'est blasphémer, c'est profaner ses limites.

Païen ! montre-toi pieux envers les institutions démocratiques ! Adore ses icônes citoyennes ! Respecte ses rites électoraux ! Tu refuses de voir la Lumière ? Serais-tu un de ces adorateurs d'Hitler ? Un idolâtre de Staline peut-être ? *Vade retro !*

Cette dictature de la pensée permet de rejeter toute critique un minimum radicale. La démocratie n'est pourtant pas l'alpha et l'oméga de l'humanité. C'est le résultat de luttes, d'oppressions, de hasards. Un jour ou l'autre, cette prison de la pensée s'effondrera et on passera à autre chose, pour le meilleur ou pour le pire.

Que l'État chante ses propres louanges, ça ne devrait surprendre personne. Mais qu'on retrouve ce genre de sacralisation chez des gens en révolte, c'est plus inattendu. Il n'y a pas si longtemps, quelqu'un proposait dans un centre social que les conflits se règlent systématiquement en assemblée plutôt qu'en privé. Bien sûr, le privé peut être le refuge de relations de domination. Mais vouloir *tout* déléguer à l'AG, ça montre bien la fétichisation de l'assemblée, fantasmée comme le lieu de *toutes* les discussions, de *toutes* les décisions. Pourtant, quand je vais à une réunion, j'aimerais au contraire n'y discuter *que* des points pour lesquels je me suis joint à d'autres personnes, je n'ai pas besoin de mettre mon nez dans *toutes* leurs affaires.

**LA DÉMOCRATIE EST UNE GALÈRE
NE CHOISSISONS
PAS NOS MAÎTRES...
RENVersonS LE SYSTÈME !**



interminables, on aura appris ce que chaque minute passée en établissement scolaire tente de nous enseigner jusque dans nos chairs, ces savoirs comme des chevaux de Troie. Bim, je te fais croire que je t'enseigne l'anglais ou l'algèbre, mais en fait je t'apprends l'autorité et la compétition. Le truc de l'école c'est de nous forcer, de nous contraindre. On va tout d'abord forcer les corps avant même de former l'esprit, se lever, s'asseoir, manger, chier, pisser et dormir aux heures convenues. On y apprendra toutes ces choses qui 20 ans après nous semblent naturelles et pour lesquelles on a pourtant dû aller violemment contre notre volonté. On te dressera à répondre quand on t'en donne l'ordre et sinon à te taire, à respecter des règles, une hiérarchie, et des horaires exténuants, à accepter qu'il y a des « forts et des faibles », des exclus et des inclus. On t'incitera même à légitimer cet état de fait en applaudissant les plus « forts » (ceux qui font de meilleurs résultats que toi) et en se moquant des plus « faibles » (ceux qui lambinent dans le fond). On te dira que la compétition et le classement des uns par rapport aux autres est logique et même essentiel au progrès de l'humanité. On te dira même que tu as le droit de ne pas comprendre ce qui t'est enseigné tant que tu écoutes sagement et ne réponds pas à ton professeur. Comme dans la vraie vie d'adulte, tu peux échouer du moment que tu te soumetts. Toute forme de solidarité entre dominés (les élèves) contre les dominants (profs, éduc, dirlo) sera réprimée impitoyablement. Tu y expérimenteras la lâcheté et le goût de la connivence, même fugace, avec l'autorité, le plaisir de voir quelqu'un se faire humilier à ta place, soulagement intense que cette fois ça ne tombe pas sur toi. Et surtout on te sanctionnera violemment si tu triches avec l'ordre établi et que tu refuses de suivre les règles de leur jeu. Même si les ficelles sont grosses comme des poutres, c'est parfois

à ton insu que l'on t'inculque ce qui doit vraiment servir à tous, au futur clochard comme au futur président, à garder ta place dans le rang.

L'école obligatoire va changer, elle l'a toujours fait, à coups de réformes droites-de-l'hommes et libérales avec vue sur le marché économique. Elle se privatisera ou se re-nationalisera, elle deviendra européenne, elle se fera plus particulière, ou plus commune, en fonction des agitations du moment. Pour plus de modernité, elle épousera toujours davantage la marche de ce monde. Et ce monde sue la domination par tous les pores. L'école institutionnalisée et obligatoire ne peut se faire libératrice des individus. Tant qu'elle existera pour former une certaine société, pour forcer les individus à former un système déterminé, elle sera l'ennemi de ma liberté et de la tienne. Nos désirs et nos parcours personnels ne peuvent se réaliser dans un projet autoritaire, dans des buts pratiques et des objectifs moraux fixés par d'autres. Et nous ne pouvons attendre de l'autorité qu'elle s'efface d'elle-même face à des pétitions, des récriminations et des menus changements. L'autorité qui se forge dans le lit de l'éducation doit être détruite, doit être mise hors d'état de diriger, car les changements qu'elle pourrait apporter tendront toujours plus à la renforcer. Pour vivre libre, il faudra refuser d'être asservi, et ce par la force et la violence nécessaire. A mort l'autorité, commençons par les écoles !



Donc, c'était un jour comme les autres. Des enfants étaient assis devant des tables et recopiaient sur des cahiers ce qu'une maitresse d'école écrivait sur un grand tableau noir. Jusque-là c'est comme tous les jours. Seulement ce jour-là il s'est produit quelque chose de plutôt inhabituel : Car la craie s'est brisée au milieu du tableau et la maitresse est tombée raide morte devant toute la classe ! On peut penser qu'après un tel incident il y eut des cris, des appels au secours et des bousculades, mais ce ne fut pas du tout le cas. Il y eut surtout un grand silence où personne n'a bougé. Après un long moment, on a entendu au dernier rang : « On va encore dire que c'est de notre faute ! ». Il y eut un nouveau silence puis une autre voix a dit : « je pense qu'avant de faire quoi que ce soit on devrait en parler ensemble. » Alors d'un commun accord et sans faire de bruit, tous les enfants ont écarté les tables et se sont assis en cercle au milieu de la classe avec la maitresse morte au pied du tableau. Un.e par un.e chaque enfant a exprimé son avis sur la situation. Il y en a un qui a dit : « moi je vais faire le guet » et il s'est posté à l'entrée de la classe pour surveiller le couloir.

- Le problème c'est que tout nous accuse !
- On devrait essayer de disparaître...
- Même si on arrive à s'enfuir par l'escalier de secours, on saura que c'est nous !
- Et on nous retrouvera et on nous jettera en prison.
- Moi je veux pas aller en prison !
- On n'a qu'à dire qu'un monstre est venu, qu'il a tué la maitresse et qu'il s'est envolé par la fenêtre...
- Personne ne nous croira jamais...
- Même si on dit la vérité, personne ne nous croira jamais !
- Il faut faire disparaître le corps !
- D'accord mais comment ?

- On a qu'à le manger...
- Beurk !
- Dans un film, illes découpent le corps en petits morceaux pour les cacher dans le jardin.
- Mais c'est trop long et puis on n'a pas les outils et puis si on va demander des outils on nous demandera c'est pour quoi faire et comme il faudra pas dire que c'est pour découper la maitresse en petits morceaux, on ne saura pas quoi répondre, alors on va nous soupçonner et après on va dire que c'est nous et on ira en prison !
- Je veux pas aller en prison !
- Il faut brûler la maitresse !
- Oui brûlons la maitresse !
- Mais il restera des preuves...
- Brûlons les preuves !
- Quelles preuves ?
- Mais tout, tout prouve que c'est nous...
- Brûlons tout !
- Il n'y a aucun témoin, il n'y avait que nous et la maitresse dans la classe. Toute l'école saura que c'est nous.
- Brûlons toute l'école !
- Oui brûlons toute l'école !
- Il faut faire vite. J'ai des allumettes dans mon cartable, si nous allumons plusieurs feux en même temps nous aurons plus de chance que tout brûle.

Ainsi les enfants ont allumé plusieurs incendies en même temps et le feu s'est rapidement propagé à toute l'école, faisant retentir l'alarme. Tout le monde est sorti sain et sauf et dans le calme en croyant qu'il s'agissait de l'une de ces innombrables fausses alertes. Tout le monde, sauf la maitresse qui était morte. Ainsi on a supposé qu'elle était morte dans l'incendie et personne n'est allé.e en prison.

Moralité : Brûle ton école !

pourrait bien être préférable à la démocratie bourgeoise. Elle permettrait probablement plus de marge de manœuvre, plus de libertés et d'autonomie. Elle offre plus d'outils contre les dominations. Plus d'espace pour ceux qui ne rentrent pas dans les cases. Et si la charte de tel lieu ne me plaît pas, pourquoi ne pas aller fonder mon propre lieu ailleurs ?

Seulement, de la même façon que les élections ne changent rien mais ne font qu'entériner le rapport de force déjà présent dans la société, j'ai bien l'impression que les assemblées militantes remplissent grosso modo le même rôle. Les personnes vont user de ruses, de rhétorique, de manipulations, etc. pour faire passer en assemblée ce qui a été déterminé ailleurs, de façon plus informelle. L'AG, comme les élections, sert donc de processus de légitimation.

C'est tout ce côté cinéma, tout ce jeu de rôle, ce spectacle, qui me gonfle. Je voudrais que les gens AGISSENT. Qu'ils discutent à l'occasion ou quand c'est nécessaire. Mais qu'ils assument leurs actes, leurs décisions en leur nom propre et ne se retranchent pas derrière une quelconque instance démocratique.

o
o

Dénoncer l'oligarchie, accuser le système de ne pas être assez participatif... Voilà bien une ornière dans laquelle se vautrent comme des moutons les critiques en carton. Bien sûr, *ils* sont bien peu à prendre les décisions. M'enfin quel angle d'attaque inoffensif ! L'État parle déjà tout le temps de se démocratiser, de se rendre plus participatif ! Souvent c'est fort timide, voire carrément de l'embrouille. Mais imaginons qu'ils mettent en place des moyens techniques pour que *chaque* décision du gouvernement puisse être soumise au vote de *toute* la population, à l'aide de smartphones par exemple. On comprend bien la force de légitimation qu'aurait un tel système. Ce serait une forme de totalitarisme démocratique.



Il y a quelque temps, en France, on a vu un banquier sortir de son coffre-fort, être bombardé ministre de l'économie, fonder un parti de toute pièce, se mettre tous les gros médias dans la poche, et sortir en tête du premier tour des présidentielles. C'est déjà incroyable mais l'histoire ne s'arrête pas là. Au deuxième tour, le voilà confronté à la progéniture du Diable en personne : Le Pen Jr. Autant dire que royale sera la voie vers l'Élysée : il n'y aura que lui, c'est du tout cuit. Et pourtant, le peuple de France n'est pas sûr de lui. Il ne semble ne pas se rendre compte de l'abomination à laquelle le preux chevalier Macron doit faire face. Et seule une minorité (40 %) se déplace pour lui prêter allégeance. Sauf que le lendemain, la presse, qui ne nous prend pas pour des cons, annonce 66 % en faveur de Macron : sonnons le clairon ! Abstentionnistes, non-inscrits, indécis... laissons tous ces moucherons sur le perron ! Dans ses comptes, l'État s'est simplement débarrassé de l'encombrant fardeau de tous ces inutiles. L'alchimie électorale a su transmuter un parfait inconnu en candidat à 20 puis à 40 %, et finalement en président disposant d'une majorité. L'exemple est peut-être extrême. Mais c'est dans le principe même des élections à deux tours – ou en Belgique, des coalitions – de *fabriquer* de la légitimité. Généralement, aucun candidat, aucun parti ne convainc directement la plupart des citoyens. Mais la mécanique électorale permet qu'au final, suite à quelques péripéties relayées frénétiquement par les médias, le gouvernement se retrouve avec une *majorité* derrière lui. Et grâce à ces tours de passe-passe, tu auras beau te plaindre de la situation sociale, il y aura toujours un réac pour te rappeler que ton avis, c'est bien beau, mais que *le peuple a tranché*. C'est ainsi qu'on comprend que les élections sont une

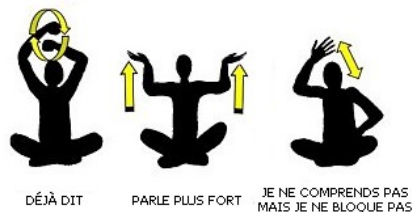
technologie de pouvoir. Une machine à légitimer l'enflure qui occupera le trône de France pendant les cinq prochaines années. L'élection, c'est le droit divin de ce début de XXIe siècle.

Et si les AG, c'était pas si différent ? La démocratie « réelle » ou « directe » que les anarcho-démocrates appellent de leurs vœux pourrait bien ne pas être beaucoup plus reluisante. Car tout comme les élections de la démocratie représentative, les AG de la démocratie directe visent à légitimer un certain pouvoir.

La démocratie directe a elle aussi ses gardes fous, ses « droits de l'homme » inaliénables. Ses droits de veto. Ses codes. Ses interdictions. Ses prérogatives de minorité discriminée.

L'une comme l'autre limitent ma liberté. Les deux permettent qu'un petit flic, payé ou non, en uniforme ou non, vienne me dire : « La loi belge/la charte du lieu ne permet pas cela ».

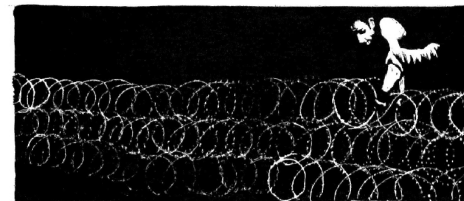
Alors, oui ! comme la démocratie bourgeoise est plus douce que la dictature, la démocratie directe



Chaque année, en Belgique, 8000 personnes migrantes sont enfermées pour des raisons administratives.

La Belgique possède quinze prisons spécialement prévues à cet effet : cinq « centres fermés », cinq « centres INAD » dans ses aéroports, et cinq « maisons de retour » pour enfermer les familles. Elle consacre chaque année au total 63 millions d'euros pour déporter des personnes en situation illégale. Dernièrement, le gouvernement Michel a prévu de faire passer les 610 places actuellement disponibles pour enfermer les migrants jugés illégaux à 1066 places, et pour cela de construire de nouveaux centres fermés à Holsbeek, Anvers et Jumet à l'horizon 2020.

Ces politiques migratoires répressives font planer une menace permanente sur la vie de milliers de personnes, considérées comme illégales, exploitées et qui ont peu de moyens de se défendre. Elles les contraignent à une vie extrêmement précaire et dangereuse.



Sans ces politiques migratoires répressives...

- M. ne travaillerait pas pour 2,50 euros de l'heure sans aucune sécurité ni garantie d'être payé.
- N. ne sous-louerait pas une chambre insalubre avec cinq autres personnes à un marchand de sommeil pour ne pas être à la rue.
- B. ne passerait pas six mois enfermé suite à un contrôle de ticket dans le bus.
- A. n'aurait pas été arrêté chez lui à 5h du matin par des flics cagoulés.
- S. ne serait pas obligée de se prostituer sous la « protection » d'une mafia.
- T. ne se serait pas fait tabasser, humilier et mettre au cachot pour avoir refusé sa 6ème tentative d'expulsion forcée.
- A. n'aurait pas été renvoyé de force dans un pays où il risque la mort ou la prison.
- Batha ne serait pas mort, le 2 mars 2019, dans un cachot du centre fermé de Vottem.

Tous ces morceaux de vies brisées ne sont pas des accidents. Ils sont le quotidien de milliers de personnes en Belgique. Ils sont les éléments nécessaires d'un système qui méprise, discrimine, précarise, humilie, exclut et tue, pour exploiter une main d'oeuvre fragile à bon marché. Pour justifier des lois toujours plus sécuritaires et protéger des intérêts économiques. Pour toujours plus de profit et de contrôle social.

Les exploités « légaux » et « illégaux » sont les deux faces d'une même pièce. Alors que les uns risquent d'être arrêtés à tout moment, les autres se lèvent tous les matins pour bosser et ne prennent le temps de vivre que le soir et le week-end... dans le meilleur des cas. La misère des uns aide les autres à se résigner à leurs conditions de vie, si difficiles soient-elles, si injustes soient-elles.

Laisser faire, c'est permettre à ce système de se perpétuer. Se taire, c'est en être complice. Par tous les moyens, agissons contre ces politiques migratoires, contre l'enfermement et les déportations !

Pour un monde sans frontières, sans États, ni nations.

Retour sur l'occupation du rectorat de l'ULB.

Au printemps deux-mille-dix-sept, je me suis retrouvé à participer à l'occupation du rectorat de l'Université libre de Bruxelles (ULB). J'ai envie de partager des retours sur cette occupation, sur la manière dont elle, et le mouvement, se sont organisés et d'autres choses diverses. Mais je vais d'abord poser le contexte.

Le rectorat de l'ULB a été occupé 14 jours par des étudiant-e-s du mouvement « Non à la hausse du minerval pour les étudiant-e-s hors union-européenne ». Ce mouvement ne se limitait pas seulement à l'ULB, le rectorat de l'Université Catholique de Louvain a lui aussi été occupé. Comme son nom l'indique, ce mouvement étudiant s'indignait de la hausse du minerval pour les étudiant-e-s hors U-E. Il revendiquait un même minerval pour tous.

Ce mouvement avait la volonté de fonctionner de manière unitaire, horizontale, avec des décisions prises en assemblée générale. Plusieurs organisations et cercles étaient présents, certaines personnes étaient présentes en tant que simple individu-e, d'autres semblaient plus être des représentant-es de leur organisation. Dans les organisations participantes, il y avait la FEF*, Ecolo J, l'USE*, le cercle antispéciste, le cercle féministe, les jeunesses libertaires et sûrement plein d'autres.

Je ne suis arrivé qu'au début de l'action, je n'ai donc pas suivi les processus qui ont mené à certaines décisions qui déterminaient l'occupation. Les volontés de ce groupe étaient de ne pas dégrader le bâtiment (quand des cercles font des actions pareilles, il est facile de trouver des responsables...). Il était clairement voulu d'entrer dans un processus de négociation, et de ce fait d'avoir une série de revendications communes. Il y avait une volonté de faire bonne presse, d'être bien vu dans les médias et du coup par l'opinion publique (considérée comme un moyen de pression) et de ne pas créer de tensions « inutiles » avec la sécurité.

Ces 14 jours d'occupations ont mené à des négociations avec tous les recteurs et un représentant du cabinet Marcourt (ministère de l'enseignement supérieur). Au cours desquelles le recteur de l'ULB, Yvon Englert, a proposé d'élargir la liste des « pays en voie de développement » qui, eux, n'auront pas à payer les frais majorés. Il propose de descendre la barre de 60 à 45 crédits réussis pour ne pas avoir à payer les frais majorés l'année suivante et fait la promesse de geler les plafonds (à 4175 €) pour 4 ans.

Le recteur a laissé un délai d'une nuit pour donner notre réponse. Suite à ces propositions (qui se trouvent loin en deçà de la ligne rouge fixée avant les négociations) il y a eu une longue AG nuptiale. Les étudiant-e-s de Louvain-la-Neuve ont déclaré quitter leur rectorat le soir même et accepter la proposition faite par

* Fédération des Etudiants Francophones et Union Syndicale Etudiante

Démocratie par ci, démocratie par là, au parlement comme en place publique, à l'école comme en entreprise... Une fois synonyme de « pouvoir au peuple, par le peuple, pour le peuple », une autre fois simplement de « ce qui est bien » ; d'« état de droit » ou de « droit de vote » ; de liberté ou d'égalité ; de ceci ou de cela ; la démocratie est partout, elle est TOUT.

A force de surcharger ce mot de signification, il gonfle tant qu'il en devient creux. Son sens s'envole et dérive au gré du vent. Mais quelque part, son vide, c'est sa force. Prétendument valeur fondamentale de nos sociétés, universellement partagée, elle permet à chacun de l'investir d'une foi toute personnelle, de la charger du sens qui lui convient. Chacun pour soi et la démocratie pour tous ! Ah, c'est sûr, ça facilite le consensus !

Puis, quand on sait que c'est en son nom que les armées démocratiques bombardent les pauvres mal disciplinés des latitudes inférieures, quand même, on se dit que le foutage de gueule, c'est une ressource phénoménale !

Pour y voir clair, prenons la peine de faire un brin d'étymologie et examinons le mot « démocratie » : *demos* et *kratos*, littéralement, le pouvoir au peuple. Mais de quel peuple on parle ? Qu'est-ce qui définit un peuple ? Qui en fait partie ou non ? et sur quelle base ? Les démocraties supposent l'existence d'une forme de citoyenneté exclusive. Il y a ceux qui font partie du « club » (les citoyens), et ceux qui en sont exclus (les étrangers). Les uns comme les autres n'existent pas d'emblée : ils sont produits par l'État et ses politiques d'inclusion/exclusion. L'école, la famille, les services sociaux sont chargés de forger de braves petits sujets de l'État. De l'autre côté, la police, l'armée, Frontex répriment les dissidents et maintiennent l'intégrité territoriale contre les envahisseurs. Entretemps, les naufragés de la démocratie s'entassent au fond du grand cimetière méditerranéen.

La deuxième partie de notre mot, *kratos*, est encore plus à gerber. *Kratos*, c'est le pouvoir, mais pas le pouvoir dans le sens de capacité à faire les choses, non, le pouvoir qui impose, celui qui fait respecter les décisions et autres décrets. Dans la mythologie grecque, *Kratos* est le Titan qui enchaîna Prométhée à un rocher lorsque celui-ci s'empara du feu sur le Mont Olympe pour le donner aux hommes, et ainsi les rendre égaux aux dieux. S'il y a une figure à laquelle les anarchistes peuvent s'identifier dans la mythologie grecque, c'est Prométhée – il représente le savoir, la volonté, il ne respecte pas l'autorité des dieux (puis, bon, le feu...). *Kratos*, c'est tout le contraire, non seulement c'est le pouvoir, mais c'est le pouvoir dans sa forme brute et stupide, du genre « je ne fais que suivre les ordres ». En gros c'est l'État dans tout ce qu'il a de répressif et que la démocratie partage avec l'autocratie, l'aristocratie ou tout autre système l'ayant précédé – comme la Justice, la police ou l'armée.

LA RÉPUBLIQUE N'EST QU'UNE
MONARCHIE ABSOLUE, CAR PEU IMPORTE QUE LE
SOUVERAIN S'APPELLE PRINCE OU PEUPLE :
L'UN ET L'AUTRE SONT UNE "MAJESTÉ"



Je compare cela à ce mouvement. Je trouve que le mode d'organisation, de fonctionner par consensus, avec une décision qui s'applique à tous (peu importe la manière dont elle est prise) masque les différences individuelles d'opinion et de moyens d'actions, ce qui affaiblit la lutte. Si l'on ne se retrouve pas dans les décisions prises, on n'y prend déjà pas de plaisir, mais en plus cela limite la multiplicité de nos moyens d'actions, limite des gens qui auraient une manière d'agir différente, qui pourraient, eux, toucher une cible différente. Mais en plus, cela marque une frontière forte entre ceux qui font partie du mouvement et ceux qui ne le font pas, ceux qui arrivent pour la première fois et ceux qui sont là depuis le début, bref plein de frontières qui me semblent absolument pas utiles voire même contre-productives. Vu que c'est un mouvement « organisé », ceux qui ne font pas partie du mouvement, qui ne font pas partie de l'organisation, se retrouvent exclus. Évidemment, ce mécanisme arrive sans intention d'exclure, voire même avec toute la bonne volonté du monde. Mais il y a, dans ce cas aussi, une barrière réelle entre un « in » et un « out ». Les étudiant-e-s qui luttent, et ceux qui ne le font pas...

Je ne dis pas qu'il n'y avait pas une volonté que ça ne se passe pas comme ça, évidemment je suis sûr que la majeure partie des personnes présentes était pour une libre initiative ou que l'on se sente légitime de participer même si on vient d'arriver. Le mode d'organisation allait, lui, par contre, à l'opposé de cette volonté.

Je voyais une autre limite à ce mouvement, cela manquait d'envergure. Je trouvais la lutte très spécifique, élargir les responsables et les concerné-e-s à travers un simple « et son monde » aurait permis d'un coup d'élargir les responsables de cette hausse, d'élargir le nombre de luttes et de fronts, il apparaît clairement que si les recteurs avaient décidé d'aller récupérer l'argent dans l'agence de nettoyage qui faisait grève il y a peu, ce mouvement s'y serait aussi opposé. Les gens avec une volonté de changements plus larges et plus radicaux auraient pu, eux aussi, se sentir inclus. Bref, un mouvement inclusif...

On se retrouve à lutter contre quelque chose de très spécifique avec des concerné-e-s et des non-concerné-e-s alors que nous sommes tous concerné-e-s par l'évolution néolibérale de ce monde. Nous nous retrouvons obligés d'émettre des messages de solidarité avec d'autres luttes, car cela ne vas pas de soi. De plus, comme dit une copine, le manque d'ambition nous fait prendre une posture de conservateur (à l'image de nombreux syndicats) qui ne lutte plus pour quelque chose mais seulement pour conserver des acquis...

En plus de tout cela, nous avons laissé nos actions être guidées par les valeurs médiatiques, l'importance d'être bien vu et notre

¡DEMOCRACIA REAL, YA BASTA!

Bien sûr, s'organiser de façon démocratique, partir d'un principe égalitaire, vaut bien mieux que d'un principe autocratique ou élitiste, là n'est pas la question. Le problème de la démocratie, c'est que c'est une forme de gouvernement : elle suppose de faire régner *un ordre*, d'imposer certaines décisions, de faire respecter certains principes – par la force s'il le faut.

En réalité, les volontés individuelles sont multiples, elles partent dans tous les sens – ce qui a le don d'exciter les maniaques de l'ordre. Ce n'est que dans la méthode pour leur donner une direction commune, pour les écraser, que régimes autoritaires et démocratiques se différencient. Démocratie et anarchie sont donc tout bonnement irréconciliables. Gavés toute notre vie de propagande démocrate, il nous faut faire l'effort de voir l'opposition nette entre oppression et liberté.

S'organiser, c'est faire des choix qui sont autant de prises de position. Il me semble que l'exigence de cohérence entre théorie et pratique est une des plus grandes richesses de l'anarchisme. Quel sens aurait notre lutte si nous reproduisons déjà les cadres autoritaires dans nos façons de faire ?

Les assemblées générales, les tours de parole, la modération, l'empowerment, etc. sont autant de techniques expérimentées dans les lieux alternatifs qui se veulent démocratiques. Dans une certaine mesure, elles permettent de sortir de l'isolement, de l'aliénation, de se mettre en mouvement contre ce qui nous opprime. Mais il faut bien se rendre compte que s'organiser sous forme de parti permet aussi tout cela. Seulement, si la plupart des anarchistes sont bien conscients que le parti reproduit par ailleurs toute une série de merdes imbuables, qui se permet de remettre en question l'organisation démocratique aujourd'hui ?

Dans les années 90, beaucoup d'anarchistes croyaient que la démocratie directe et la prise de décisions par consensus pouvaient changer le monde. Si cette méthode se répandait, si les gens l'adoptaient, ça chamboulerait les rapports sociaux. Aujourd'hui, on retrouve cette pratique dans plein de mouvements (Occupy, Syntagma, 15M...) et force est de constater qu'ils s'étaient plantés : tout décider au consensus, c'est loin d'être suffisant, c'est carrément la merde.

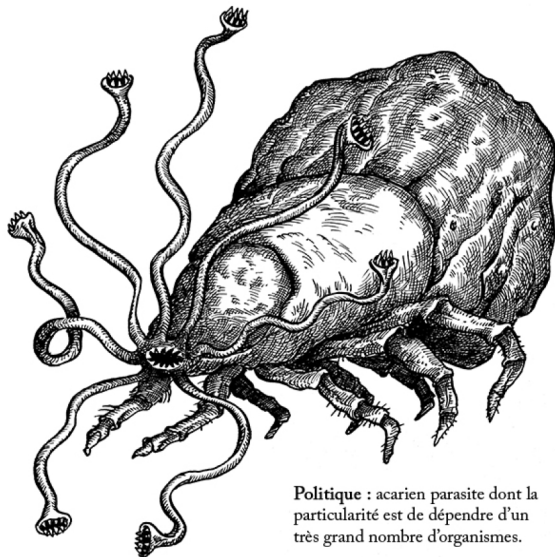


Les AG, qu'on y décide par majorité ou consensus, sont conçues comme des moments particuliers, codifiés. Or, séparer chaque partie de la vie, distinguer la vie quotidienne de la politique, la politique de l'économie, séparer travail et loisirs, c'est la première étape pour (faire) accepter des saloperies autoritaires.

On n'imagine pas les Cro-Magnons appeler une AG après l'occupation d'une grotte, vanter les mérites du marché libre pour l'échange de gourdins, ni tenter de fabriquer une carte à pointer les heures de chasse. Nous sommes généralement fiers d'être plus « évolués » que nos ancêtres en peaux de bête, mais c'est parce que nous refusons de voir que nos « progrès » sont teintés de sang, marqués par la domination. « Nos » institutions permettent en réalité aux dominants de maintenir leur position, légalement ou moins légalement.

"LA POLITIQUE EST L'ART DE LA SÉPARATION. LÀ OÙ LA VIE A PERDU SA PLÉNITUDE, OÙ LA PENSÉE ET L'ACTION DES INDIVIDUS ONT ÉTÉ SECTIONNÉES, CATALOGUÉES ET ENFERMÉES DANS DES SPHÈRES SÉPARÉES, LÀ COMMENCE LA POLITIQUE. AYANT ÉLOIGNÉ CERTAINES ACTIVITÉS DES INDIVIDUS (LA DISCUSSION, LE CONFLIT, LA DÉCISION EN COMMUN, L'ACCORD) EN UNE ZONE EN SOI QU'ELLE PRÉTEND GOUVERNER, FORTE DE SON INDÉPENDANCE, LA POLITIQUE EST EN MÊME TEMPS SÉPARATION PARMI LES SÉPARATIONS ET GESTION HIÉRARCHIQUE DU CLOISONNEMENT.

ELLE SE RÉVÈLE AINSI COMME UNE SPÉCIALISATION, CONTRAINTE À TRANSFORMER LE PROBLÈME EN SUSPENS DE SA PROPRE FONCTION EN UN PRÉSUPPOSÉ NÉCESSAIRE POUR RÉSOUDRE TOUS LES PROBLÈMES. C'EST JUSTEMENT POUR CELA QUE LE RÔLE DES PROFESSIONNELS DE LA POLITIQUE EST INDISCUTABLE – ET LA SEULE CHOSE QU'ON NOUS LAISSE FAIRE C'EST LES SUBSTITUER, EN CHANGER DE TEMPS EN TEMPS. CHAQUE FOIS QUE LES SUBVERSIFS ACCEPTENT DE SÉPARER LES DIFFÉRENTS MOMENTS DE LA VIE ET POUR CHANGER, EN PARTANT DE CETTE SÉPARATION, LES CONDITIONS DONNÉES, ILS DEVIENNENT LES MEILLEURS ALLIÉS DE L'ORDRE DU MONDE. C'EST JUSTEMENT PARCE QU'ELLE ASPIRE À ÊTRE UNE SORTE DE CONDITION PREMIÈRE DE LA VIE MÊME QUE LA POLITIQUE INSUFFLE PARTOUT SON HALEINE MORTIFÈRE."



Politique : acarien parasite dont la particularité est de dépendre d'un très grand nombre d'organismes.

les recteurs. Car ceux-ci manqueraient de rapport de force pour continuer l'occupation ou faire d'autres actions plus fortes. La peur de se retrouver isolés ou d'être laissés tranquilles dans le rectorat jusqu'au début des examens et que le mouvement ne s'essouffle de lui-même a mené, suite à ces longues AG sous l'émotion de la déprime, de la colère ou de la résignation, à ce que les propositions soient acceptées et que nous quittions le rectorat le lendemain (en ayant soigneusement vidé toutes les bouteilles tout de même).

Bref, quelques étudiant-e-s voient leur situation améliorée mais nous nous retrouvons à avoir lutté pour un petit allègement de mesures misérabilistes et méritocratiques. Certains ont pu être fort déçus de cette fin, de la manière dont l'occupation s'est terminée et du résultat obtenu, moi pas.

Je ne pense pas que la victoire ou la fin de ce mouvement se soit jouée dans les derniers jours de l'occupation mais plutôt dans sa création. La manière de s'organiser, les objectifs, le manque d'ambition et le peu de lien avec toute autre lutte semblait prédestiner ce mouvement à cette fin. Je m'explique ; Ce mouvement était unitaire, démocratique à penchant autoritaire (les décisions prises par le groupe s'appliqueraient sur chaque individu, qu'ils soient d'accord ou non avec la proposition) avec une faible liberté d'action. De plus je n'y ai pas observé beaucoup d'amusement dans les actions mais plutôt un don de soi à quelque chose de plus grand.

Ce mouvement était très consensuel et n'hésitait pas à appeler à une convergence des luttes. Mais dans la pratique, est-ce qu'une convergence des luttes n'est-elle pas plus réelle quand on accepte les différents moyens d'actions au lieu de prendre des décisions sur lesquelles on serait prétendument tous d'accord et que l'on devra tous appliquer ?

Pendant l'occupation, une image m'est venue en tête. C'est celle de la France, la France à l'époque de la volonté d'unification nationale. Le moment où le roi a décidé que la France parlerait une et une seule langue, le Français. Cette décision avait comme objectif d'unifier le pays et de le rendre plus fort vis-à-vis des pays voisins. Cette décision a, en plus de masquer complètement les différences singulières de chaque région, de chaque quartier, rendu matérielle les frontières avec les autres pays, les faisant d'autant plus efficaces et infranchissables. La mosaïque langagière de cette partie du monde n'était plus une langue évoluant en constant changement, avec des influences de tous nos voisins qu'ils soient considérés comme faisant partie d'un autre État ou pas. Ce furent des blocs, avec un « in » et un « out » très fort, on est français ou on ne l'est pas et cela se remarque directement dans notre langue.

MORT À LA DÉMOCRATIE

DIRECTE OU PAS, C'EST LA MÊME FANCE À CACA !

Aaaaah, ça m'énerve ! Pourquoi faut-il toujours que les gens ramènent ce vieux truc ? Pourquoi faut-il toujours qu'ils s'y rattachent comme si rien, vraiment rien d'autre n'existait ? Mais encore, si ce n'était que ça ! Si ce n'était qu'un vieux brol fossilisé ? Un machin un peu rance, un peu poussiéreux mais inoffensif ? Sauf que, pas du tout ! On parle bien d'une sacrée merde, d'une fameuse gangrène, du mode de domination universel sous nos latitudes, j'ai nommé : la démocratie !

Dans les camps militants, les centres sociaux occupés, les mouvements d'opposition à l'austérité, on voit des anarchistes prendre part, mettre en place et même promouvoir des pratiques démocratiques. On voit des orgas anarchistes diffuser des autocollants « pour la démocratie directe » ou des anarcho-stars comme David Graeber chanter ses louanges et s'émerveiller de son instauration dans les plaines du Rojava. Récemment, lors d'un débat, j'entendais *enfin* quelqu'un s'offusquer qu'on utilise le mot « démocratie » dans un sens positif, alors que pour lui, c'est plutôt quelque chose à attaquer... Vous auriez vu les gueules de certains dans l'assistance...



Les mouvements récents comme le 15M ou Nuit Debout, reproduisent les structures autoritaires en « jouant à la démocratie ». Ils pataugent dans des bacs à sable où ils expérimentent les institutions de demain. Assemblées, commissions, motions, délégués, porte-paroles... dessinent une parodie du système en place. Se rendent-ils compte que reproduire les codes de l'État, c'est ouvrir grand la porte à la récupération ? Que c'est lui offrir des petits leaders et des embryons d'institutions pour renouveler son paysage politique ? Critiquer la démocratie, ce n'est donc pas une question de pureté théorique. C'est une nécessité si on ne veut pas s'égarer sur la voie de la compromission avec le pouvoir. J'essaierai donc de m'attaquer à la démocratie, représentative bien sûr, mais directe aussi.

image. Et encore une fois, nous avons limité nos moyens d'actions, nos imaginations et nos créativité, ce qui nous a affaibli.

Nous avons accepté toutes les règles de négociation des recteurs et de leur monde. Et comme ils sont meilleurs et plus expérimentés à leurs jeux que nous, ils ont gagné. Cela ne me surprend guère.

Je pose donc la question de l'intérêt de ces procédés, mis à part pour les organisations et individus ayant envie d'entrer dans leur monde, dans leurs jeux, qui du coup peuvent acquérir des expériences, et déjà commencer à être bien vus par la « société civile »... Pour les autres, ceux qui veulent juste tout faire changer, je remets en question l'intérêt de ces pratiques, surtout quand elles guident le reste des actions. À mon sens, elles peuvent exister, mais de manière subsidiaire et non déterminante. Je ne laisserai certainement pas ces pratiques guider le lieu ou la manière dont ma colère s'exprimera.

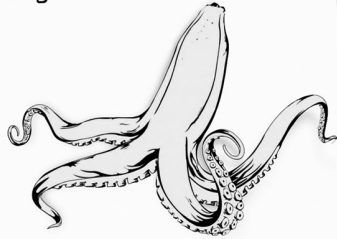
A travers la question de l'unité du mouvement, l'on peut parler aussi d'un problème inhérent à ce genre de mouvement, à savoir, la création de chefs et d'organisations vampiresques. Comme dirait un copain, on les laisse faire leurs trucs de leur côté et on s'organise avec les gens avec qui on veut le faire. Vu que ce n'est pas unitaire, nous n'avons pas à être obligés de nous organiser avec des gens qui prennent trop de place, ou essayer de les remettre en place. Moins de perte de temps et d'énergie et bien plus d'amusement.

Voilà pourquoi je ne suis ni déçu ni content de la fin de cette occupation mais j'ai hâte de voir comment nous allons évoluer sur base de nos expériences et avancer concrètement dans les luttes. Avec peut-être une réelle visée révolutionnaire.

Et je terminerai par quelque chose que j'ai déjà amené tout du long. D'autres manières de faire et de s'organiser seraient beaucoup plus amusantes et laisseraient d'autant plus de place à nos créativité. Cela semble peut-être futile pour certains, mais je ne lutte pas en donnant de ma personne. Je ne veux pas que ce soit une passade. Qu'un jour je me dise « c'est bon j'ai donné », que je puisse prendre la position de vieux merdeux et me retourner vers la nouvelle génération en disant « à ton tour » comme j'ai pu si souvent l'entendre. Je veux pouvoir faire de ces luttes, de ces insurrections contre le pouvoir en place, contre les dominations toute ma vie. Je n'ai pas à noyer le chagrin de la nullité de mon existence sur terre dans de l'alcool. Ce monde est déjà suffisamment pourri de l'intérieur que je veux au moins prendre du plaisir dans la manière de m'organiser. Le jeu peut aussi être quelque chose de très sérieux et il peut aussi être présent dans la lutte.

Et à mon sens cela ne peut que nous donner plus de force !

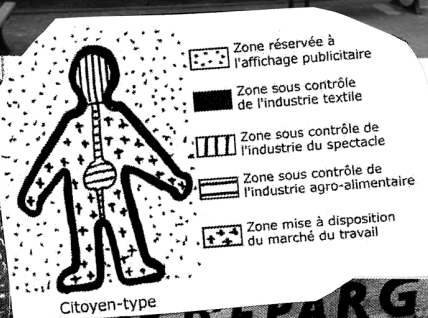
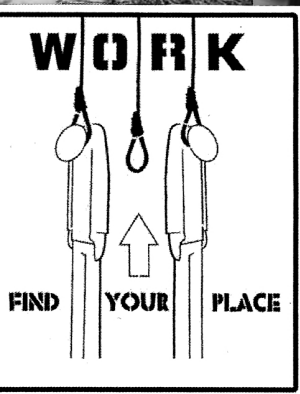
Oh you're an anarcho-capitalist?



That's cool. I'm a banana-octopus.



Si vous savez cuisiner, Vous savez faire une BOMBE! SUPER COCOTTE



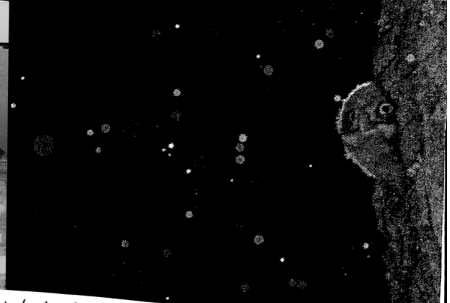
8 NOVEMBRE 1892:



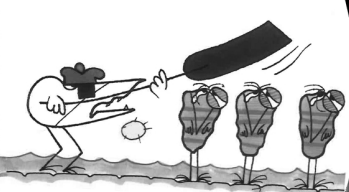
EMILE HENRY INVENTE LES NUGGETS



'ANY PLANS THIS WEEKEND?'
ME:



La devise Shadok de la semaine



POUR QU'IL Y AIT LE MOINS DE MÉCONTENTS POSSIBLE IL FAUT TOUJOURS TAPER SUR LES MÊMES.



PARCOURANT LA BLANCHE IMMENSITÉ D'UN HIVER ÉTERNEL ET GLACÉ D'UN BOUT À L'AUTRE DE LA PLANÈTE ROULE UN TRAIN QUI JAMAIS NE S'ARRÊTE.

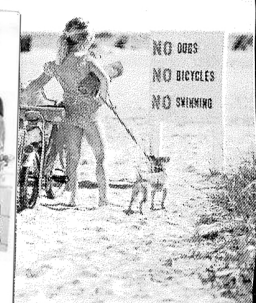


La Frônce

Aux Frônçés



WE ARE THE WALKING DEAD!



JE SAIS

